

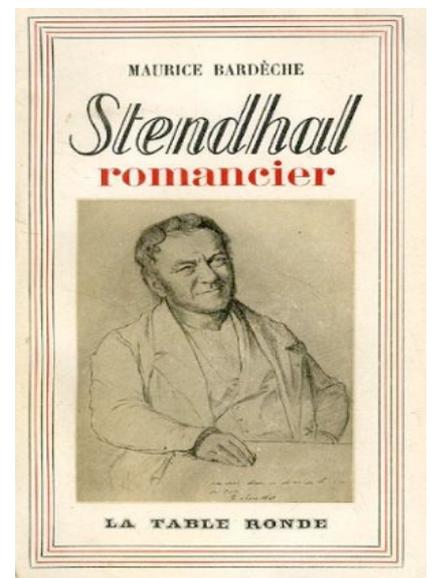
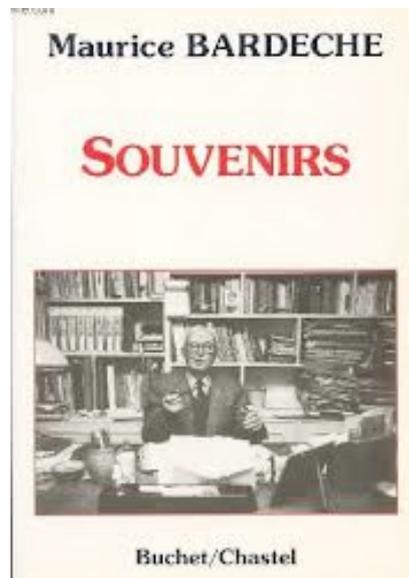
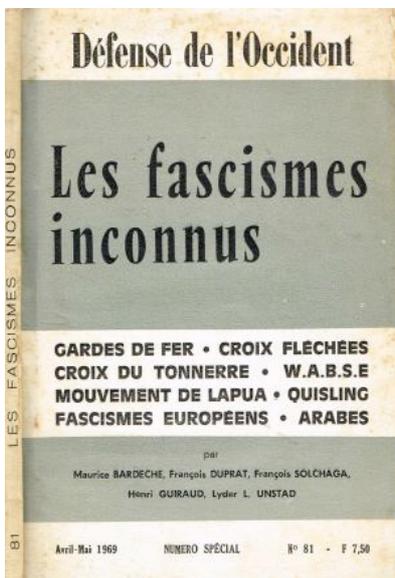


Bulletin de l'Association des Amis de  
**Robert Brasillach**

**144**  
Hiver  
2018

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*

**NUMERO SPECIAL BARDECHE**



**Association des Amis de Robert Brasillach**

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
www.brasillach.ch

**Conseil de direction :**

Philippe Junod, président, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Monique Delcroix, trésorière, France

**Conseillers :** Anne-Marie Bouyer, Cécile  
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,  
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

**Cotisations :** CHF 50.—/ € 45

À doubler pour un exemplaire numéroté  
des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

**Suisse :** Versement à l'ordre des ARB,  
CCP 12-94222-9 Genève.

**France :** Chèque en euro à l'ordre des ARB.

**Belgique :** ING, versement à l'ordre des  
ARB, Compte 310-1663442-75 ;  
IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays :** Mandat postal international  
en francs suisses (CHF 50.-) sur le  
CCP 12-94222-9 Genève

SOMMAIRE

Pages 3-8 : Réflexions sur la politique pour saluer M. Bardèche, *Lectures Françaises* n° 498, octobre 1998  
Pages 9-10 : 30 juillet 1998 : mort de Maurice Bardèche, *Blog la-flamme*, 29 juillet 2014  
Pages 11-12 : Liste de recensions portant sur Bardèche, Maulnier et Cahiers Brasillach, G. Feltin-Tracol  
Pages 13-14 : Maurice Bardèche et Céline, Pol Vandromme, *Le Bulletin Célinien* n°56, avril 1987  
Pages 15-16 : Maurice Bardèche, Européen fidèle, Georges Feltin-Tracol  
Page 16 : Bardèche plus actuel que jamais, *L'antifascisme, arme politique du communisme*  
Page 17 : « Qui suis-je ? » BARDÈCHE, Francis Bergeron, éd. Pardès, prospect  
Pages 18-19 : *Suzanne et le Taudis* de Maurice Bardèche, Pol Vandromme  
Pages 20-21 : « Bardèche et l'Europe » sur *Metamag...*, Pierre Le Vigan  
Page 21 : L'Europe de Bardèche, *Éléments* n°152, juillet-septembre 2014  
Page 22 : Israël/Palestine vu des extrêmes droites, Nicolas Lebourg, *Alterophobie* 28 juillet 2014  
Page 22 : Carnet rose  
Page 23 : Echos de presse : Les écrivains rebelles, Maurice Bardèche, *Rivarol* 21 juin 2013 ;  
Page 23 : Echos de presse : L'Islam vu de droite, N. Lebourg, *Le Monde* 01.01.2011 / *Alterophobie* 25.03.11  
Pages 24-26 : Extrait : *La droite buissonnière* de Pol Vandromme, L'insurgé malgré lui  
Page 26 : *Bardèche et l'Europe*, le nouveau livre de Georges Feltin-Tracol, Yanndarc, 10 juin 2013  
Pages 27-29 : Maurice Bardèche, écrivain fasciste, Nicolas Lebourg, 9 juin 2009  
Pages 30-31 : Bardèche, un flambeau nationaliste dans notre nuit, J. Bourbon, *Rivarol* 1<sup>er</sup> août 2008  
Page 31 : Bardèche : *Réfléchir & Agir*, hiver 2013; *Terre & Peuple* magazine, juillet 2012  
Page 32 : Maurice Bardèche ou le fascisme adopté, F.-X.R., *Rivarol*, 04.05.2012  
Page 32 : Recension du Bardèche, *Lectures Françaises* n°674, juin 2013  
Pages 33-34 : Lorsque la droite européenne était socialiste, Alain de Benoist, *Bd Voltaire*, 25.09.2018  
Pages 34-35 : Jean-Louis Tixier-Vigancour et Maurice Bardèche, Ph. J.  
Pages 35-36 : Maurice Bardèche, Robert Brasillach et l'autre droite..., Ph.J.  
Pages 36-37 : Document inédit : Brasillach à Perpignan ; En Bref  
Pages 38-39 : Document : *Le Crapouillot*, Anouilh et Brasillach  
Page 40 : INDEX

P.J.

# RÉFLEXIONS SUR LA POLITIQUE

POUR SALUER MAURICE BARDÈCHE

**J**e ne l'ai jamais rencontré et je ne le connais qu'à travers son œuvre, mais, sans partager toutes les idées de l'auteur de *Qu'est-ce que le fascisme ?*, j'ai toujours eu pour l'homme et pour l'écrivain la plus haute estime. D'autres ont déjà dit ou diront, ici ou ailleurs, ce que furent son courage et sa fidélité ; je voudrais très simplement rappeler dans ces colonnes que ce penseur politique fut aussi un prophète dans la lignée des Drumont ou des Bainville.

Pour donner à nos amis une juste idée de sa lucidité presque terrifiante il suffit de citer ce qu'il écrivait il y a un peu plus de quarante ans dans un numéro spécial de sa revue *Défense de l'Occident* consacré à l'Épuration (1). Son article s'intitule « Principes et résultats de l'Épuration » ; les extraits que nous en donnons méritent qu'on en fasse une lecture attentive et qu'on confronte chaque assertion de l'auteur à la situation qui est la nôtre en 1998.

« Le régime considère aujourd'hui ce qu'on a appelé « l'épuration » comme une période révolue. Il la déclare close par l'amnistie, close par la libération des détenus. [...]

« Non, l'épuration n'est pas terminée. Nous disons cela sans récrimination, mais seulement pour constater un fait. Les prisons ont été ouvertes, c'est vrai ; la classe des parias qu'on avait voulu créer n'existe plus ; c'est vrai ou du moins c'est presque vrai [...]. Mais ce n'est pas là l'essentiel : l'épuration n'est pas terminée parce que l'épuration, c'est le régime lui-même, c'est sa substance, son âme, son essence. Tant que le régime, tel qu'il est, vivra, l'épuration ne sera pas terminée parce qu'elle lui a fourni sa puissance, son personnel, ses principes, son armature. [...]

« Ce n'est pas faire de la polémique que de dire cela, c'est simplement faire de l'histoire. C'est simplement ouvrir les yeux devant la réalité.

(1) N° spécial 39-40 de janvier-février 1957. Ce numéro qui contient des signatures prestigieuses (J. Isorni, J. Pleyber, X. Vallat, etc.) a été récemment réimprimé aux Éditions Confrérie Castille (100 F + Port). Nous vous en recommandons tout particulièrement la lecture pour confirmer les propos de Ch. Lagrave (NDLR).

« Qu'y a-t-il à la base de l'épuration ? Trois éléments : un désir passionnel de vengeance, une volonté réfléchie d'usurpation, une intention préméditée de subversion. Ces trois éléments correspondent aux trois clientèles politiques fondamentales de la Résistance, les [censuré] (2), les politiciens et les communistes. Les premiers se chargèrent de la législation, les seconds de la mise en place du pouvoir, les troisièmes de l'appareil. Car les tâches que chaque groupe s'était réservées expliquent encore la part que détient aujourd'hui chacun d'eux dans le régime. Les [censuré] lui ont donné ses principes, les politiciens ont pris les places, les communistes ont noyauté. Aujourd'hui, la nation tout entière est encore partagée entre les conspirateurs du premier jour, comme le manteau du Christ entre les mains des soldats : la rupture entre De Gaulle et les communistes a seulement fait apparaître une force nouvelle, la bourgeoisie ploutocratique qui a imposé son arbitrage et réclame sa part. La division de la Résistance a sans doute sauvé le pays de l'emprise immédiate des communistes, mais cette division n'empêche pas une complicité secrète et fondamentale des associés d'Alger (3) : malgré leurs divisions, le contrat qui les lie sur l'essentiel n'a jamais été mis en cause, et, dès que la mainmise des équipes d'Alger sur le pays se trouve en danger, on voit se reformer automatiquement l'association initiale au nom de la lutte commune, au nom de tout ce qu'on voudra, mais en fait uniquement pour défendre les dépouilles conquises » (4).

L'association a survécu à la IV<sup>e</sup> République et constitue le fondement même de la V<sup>e</sup> ; c'est le phénomène que Jean-Marie Le Pen caractérise sous le nom de « Bande des Quatre ». Mais on aurait tort de croire que cette ténébreuse alliance a pour seul objectif le remplissage des poches de ces messieurs les contractants ; ce remplissage, si actif et si profitable soit-il, n'est pas l'essentiel. L'essentiel c'est l'œuvre de subversion et dans ce domaine l'épuration a été une révolution, aussi funeste que celles de 1789 ou de 1917. Bardèche l'a bien vu.

#### LA RÉVOLUTION DE 1944

« **L**e moyen de l'épuration fut la terreur, le but de l'épuration fut la liquidation des adversaires, la philosophie de l'épuration fut la proclamation de la suprématie de l'idéologie sur la patrie. Trois choses qui servaient une même pensée : briser la volonté d'indépendance de la nation pour mettre celle-ci au service des internationales idéologiques. [...]

(2) En 1957 on pouvait encore écrire certaines choses que la loi prohibe aujourd'hui. Bardèche avait raison : l'épuration dure encore.

(3) Il s'agit des hommes et des partis qui ont créé à Alger, le 3 juin 1944, un gouvernement provisoire qui a ouvert à De Gaulle la route du pouvoir.

(4) *Op. cit.*, p. 154-155.

« La terreur fut l'instrument des communistes. Elle était indispensable pour abattre l'opposition nationale tout entière, la détenir physiquement et lui arracher ses positions. D'où l'importance des communistes dans les premières années de l'épuration. Ils sont partout et se chargent de tout. Ils fournissent les tueurs des assassinats en série d'août et septembre, les « patriotes » des cours martiales, les juges des Cours de Justice, les commissions d'épuration [...]. Quand la justice est « normalisée », ils la dominent par leurs jurés et dictent les sentences. Ils ont leurs listes toutes prêtes. Et ces listes ne sont pas faites au hasard. Elles ont été élaborées [...] le choix a été fait politiquement d'après l'hostilité au communisme : on a frappé en première ligne les adversaires politiques appartenant à l'Action Française, ou aux cadres des anciennes ligues ou partis nationaux, et surtout d'après leur passé anticommuniste : c'est là le véritable critère. Beaucoup plus que l'attitude à l'égard des occupants. Mais ce qu'on a cherché à atteindre systématiquement aussi, ce sont certains cadres sociaux, non seulement inassimilables au communisme, mais stratifications naturelles déposées par la géologie sociale pour s'opposer à son expansion, patrons, professions libérales, cadres indépendants, exploitants agricoles, en un mot, tous les éléments qui sont traditionnellement les fauteurs de résistance à la prolétarianisation d'un pays.

« L'effet produit par cette terreur typiquement communiste fut capital. Elle paralysa la bourgeoisie. La bourgeoisie française se laissa égorger sans une protestation, sans un geste, sans un éclat, expérience politique accablante. En quatre ou cinq mois, avec la complicité de l'opinion bourgeoise gaulliste, les communistes avaient réussi à éliminer l'obstacle majeur qui leur fermait jadis la route du pouvoir, les cadres de cette petite bourgeoisie pourvoyeuse des ligues, héritière et relais naturel du sens national. Ce résultat durable dont nous ressentons encore cruellement les effets treize ans après les événements fut un succès aussi important que le noyautage systématique des services, des administrations, des cadres, des municipalités, des rouages de toute sorte qui l'accompagna. Le communisme s'était installé doublement dans la place : en détruisant ses adversaires et en plaçant ses créatures.

« Les [censuré] et les politiciens créèrent, eux, le système. Ils éliminèrent par l'épuration, les détenteurs du pouvoir et de l'influence et s'installèrent à leur place. [...] Les commandes leur appartinrent du jour au lendemain. Ils n'eurent plus dès lors qu'à créer des conditions de fonctionnement de la démocratie telles que cette direction du pays ne pût plus leur échapper. C'est ce qui fut réussi définitivement quand l'alliance de la ploutocratie libérale leur permit une consolidation durable.

« Ce système repose sur un certain nombre de principes et de dogmes qui ont servi de base à la morale de l'épuration et à ses tribunaux. La démocratie prime la nation, l'idéologie prime la

discipline, l'étranger prime le citoyen ; le peuple est juge de l'élite ; le naturalisé est juge du Français, la rébellion idéologique est légitime et sacrée ; la réalisation des dogmes du marxisme, aile marchande de la démocratie, confère tous les droits, la défense de la nation expose à tous les châtements. Cette idéologie maçonnique et [censuré] a été la norme au nom de laquelle on a jugé et pesé chaque Français : elle est restée par la suite le patron sur lequel se modèle toute notre politique, le système nerveux qui l'anime et l'irradie, la source de toutes nos positions, de toutes nos décisions et de toute notre vie nationale. Nous en récoltons les fruits aujourd'hui : et ce n'est qu'un commencement.

« Ainsi, ce qui a inspiré l'épuration, ce qui a été l'épuration, est encore au cœur de toute notre vie nationale, au centre de toute notre décadence. Nous avons été et nous restons un peuple dépossédé. L'amnistie a pansé, en partie, une plaie extérieure visible [...] mais l'épuration comportait aussi une épreuve [...] infiniment plus grave, infiniment plus mortelle, invisible celle-là : l'assassinat de la nation, la dépossession de notre peuple. [...] L'épuration dure encore et durera par ses effets profonds tant que le Système durera.

« C'est la fin du régime seulement qui mettra fin à l'épuration. » (5)

Il suffit de se souvenir de ce qui s'est passé après 1957, de la décolonisation, du bradage de l'Algérie, du sort des harkis, de la répression anti-O.A.S., de la marxisation constante de notre enseignement par les ministres gaullistes, de la perversion morale de la société savamment organisée par les lois, de la destruction progressive mais continue de l'armée française, de l'encouragement constant à l'immigration-invasion et du matraquage judiciaire de ses adversaires, de l'intoxication de la mémoire publique par l'imposture historique élevée au rang d'un dogme sacré, des récentes affaires Touvier, Bousquet ou Papon, et enfin de la suppression programmée de l'indépendance française dans une Europe qui n'est qu'une étape vers le gouvernement mondial pour comprendre que Bardèche avait raison : l'épuration dure encore et elle durera aussi longtemps que la République, car son objet n'est autre que la destruction de la France.

Alors ce qu'il faut préparer de toutes nos forces ce n'est pas une VI<sup>e</sup> République, comme le voudraient naïvement certains, mais c'est la fin de ce régime qui n'aura mis que cent trente ans, de 1871 à nos jours, pour anéantir une nation que nos rois avaient mis dix siècles à bâtir !

(5) *Op. cit.*, p. 156-158.

## A PROPOS DU FASCISME.

**B**ardèche commençait son livre *Qu'est-ce que le fascisme ?*, publié en 1961, par cet exorde célèbre : « Je suis un écrivain fasciste », ce qui ne manquait ni de courage ni de panache ; il eut été homme à dire, comme le fit, je crois, Pierre Fresnay, répondant à un quelconque foutriquet de journaliste : « Oui Monsieur, je suis fasciste et je vous emmerde ». Des hommes de cette trempe vous feraient presque regretter de ne pas l'être !

Pour ma part, je ne le suis pas : je m'honore d'être, et depuis bien longtemps, monarchiste légitimiste et je ne considère le fascisme que comme un accident politique provoqué par une situation historique bien particulière et fondé sur des principes démocratiques et plébiscitaires qui ne sont pas les miens.

Mais comme, dans l'arsenal polémique de la gauche, le fascisme a remplacé le jésuitisme et le cléricalisme (qui avaient eux-mêmes remplacé l'hydre de l'aristocratie) comme épouvantail politique et que cet épouvantail est devenu un redoutable instrument de propagande, il n'est pas inutile d'en dire quelques mots (6).

On ne comprend rien au fascisme si on oublie la guerre de 1914-1918 et la Révolution bolchevique de 1917 : la bourgeoisie, grande et petite, avait fait la guerre (alors que bien souvent les ouvriers avaient été affectés à l'arrière dans des usines) ; donc la bourgeoisie avait appris à se battre, à se défendre, à attaquer, à mourir les armes à la main. Léon Daudet a dit là-dessus des choses très justes dans *Les idées en armes* (7). Or cette bourgeoisie était menacée dans son existence même par le bolchevisme conquérant qui entreprenait de liquider physiquement les classes ennemies partout où il prenait le pouvoir (Russie, Hongrie, Bavière, etc.). La bourgeoisie était donc en état de légitime défense et parfaitement capable de se défendre : ces gens à qui on promettait l'égorgement ou la balle dans la nuque prenaient le fusil, et ils avaient raison.

Ce réflexe de survie fut à l'origine de la plupart des mouvements dits « fascistes » d'entre les deux guerres. Il vint s'y ajouter ce qu'on a très justement appelé la mystique du chef qui était elle aussi née en grande partie dans les tranchées de la première guerre mondiale ; cette mystique remplaçait, chez des hommes qui étaient majoritairement républicains, l'attachement à la personne du roi qui dans l'ancienne France avait réussi à faire, d'un agrégat de provinces disparates, une nation unie.

(6) Rien n'eut été plus opportun ici qu'une étude critique du livre de Maurice Bardèche ; malheureusement je l'ai lu il y a plus de trente ans – mes souvenirs en sont donc très vagues –, et dans le désordre de ma bibliothèque il m'a été impossible de mettre la main dessus !

(7) Paris, éd. du Siècle, 1933, p. 96-98.

Il y a une réflexion d'Henri Béraud, dans *Rendez-vous européens* (8), qui est profondément juste : « L'essence du fascisme est de donner le pas aux hommes sur les institutions » ; or ce caractère primordial du rapport personnel d'homme à homme (opposé au caractère impersonnel de l'institution) caractérisait également la féodalité médiévale et il n'avait survécu, partiellement, à la disparition de la féodalité que dans une seule institution : l'armée ; il est caractéristique que les anciens combattants d'Europe aient spontanément retrouvé, au lendemain de la guerre, cette notion féodale de l'hommage à travers la fidélité et le dévouement à un chef.

La monarchie avait récupéré et rassemblé sur un seul homme, le roi, ce lien personnel qui unissait le vassal et le suzerain. La Révolution l'avait tranché. Le fascisme en donnait en quelque sorte un succédané, comme l'avait fait avant lui le bonapartisme avec lequel il n'est pas sans présenter des analogies.

Il ne faut pas confondre le fascisme, terme qui devrait être réservé au régime de Mussolini, avec les autres régimes autoritaires, nationalistes et antibolcheviques du XX<sup>e</sup> siècle. C'est la propagande communiste qui a réussi à amalgamer dans l'esprit public tous les régimes forts et anticommunistes sous l'étiquette de fascistes, ce qui permettait, en y intégrant le régime hitlérien, de diaboliser l'ensemble. C'est à juste titre qu'Alain Besançon observait dans un entretien portant sur les crimes du communisme et les complicités occidentales : « Dans nos manuels scolaires, au lieu de classer les régimes en « totalitaires » (le nazi et le soviétique), « autoritaires » (Franco, Mussolini) et libéraux, on met dans le même sac Hitler et Franco - alors qu'il y a autant de ressemblance entre eux qu'entre Léon Blum et Staline ! Et l'on classe à part l'URSS. Tant que subsistera cette classification erronée, la conscience historique des Français sera faussée » (9).

Ch. LAGRAVE

(8) Les Éditions de France, Paris 1928, p. 195.

(9) *Le Spectacle du Monde*, décembre 1997, n° 429, p. 64.

Lectures Françaises

REVUE  
DE LA  
POLITIQUE  
FRANÇAISE

Le numéro : 28 F

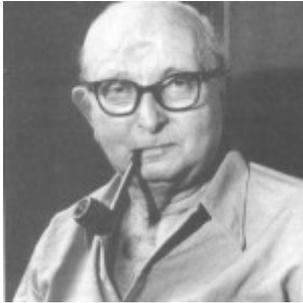
Maurice Bardèche,  
l'épuration  
et le fascisme

LES COMBINES RÉPUBLICAINES  
DE FINANCEMENT DES PARTIS

- Les XXVIII<sup>èmes</sup> Journées Chouannes.
- Crise dans le syndicalisme chrétien.
- La MNEF en mauvaise posture.
- Retour de Pierre Poujade ?
- Communistes et progressistes contre les juifs en 1956.
- La Contre-Encyclopédie (D. Dillon ; G. Paillou ; E. Gabory ; M. de Pange) pages centrales I-IV.

42<sup>e</sup> année - N° 498 - Mensuel - Octobre 1998

## 30 juillet 1998 : mort de Maurice Bardèche



Maurice Bardèche est né le 1er octobre 1907 à Dun-sur-Auron.

Son intelligence et son travail lui permettent d'obtenir une bourse grâce à laquelle il poursuit de brillantes études. Il est admis en hypokhâgne au lycée Louis le Grand où il rencontre celui qui deviendra son meilleur ami : Robert Brasillach. Ils intègrent tous deux, en 1928, le célèbre établissement de la rue d'Ulm, l'École normale supérieure, dans une promotion qui regroupe notamment Jacques Soustelle, Thierry Maulnier et Roger Vaillant.

Ses études se terminent avec l'agrégation de lettres qu'il obtient en 1932. Il est désormais professeur. Il assure des cours à la Sorbonne avant d'être titularisé à l'Université de Lille en 1942.

Il se marie en juillet 1934 avec Suzanne, la sœur de Robert Brasillach. Les époux partent en voyage de noce pour l'Espagne en compagnie de Robert qui vivra avec eux jusqu'en 1944 ! Au cours de ce voyage, Maurice Bardèche faillit mourir dans un accident de la route. Bardèche fut trépané et en conserve sur le front un « enfoncement dans le crâne ».

Dans les années 1930, il collabore aux revues qu'animent Brasillach et Maulnier, où il assure la chronique picturale et littéraire. De 1936 à 1939, il se rend plusieurs fois en Espagne et écrit avec Brasillach une *Histoire de la guerre d'Espagne*. Séduit par la Phalange espagnole de José Antonio Primo de Rivera, il prend parti pour le fascisme.

Durant la guerre, hormis quelques articles sur l'art dans *Je suis partout*, il se consacre essentiellement à son œuvre littéraire, étant spécialiste des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle. À la Libération, arrêté car proche de Brasillach, il est vite relâché.

Radié de l'enseignement national, il ne peut plus donner de cours que dans des écoles privées, jusqu'à l'intervention de Georges Pompidou dès son élection en 1969.

Il ne se remettra jamais de l'exécution de l'homme auquel il voue une admiration sans bornes. Son seul regret sera de ne s'être pas engagé d'avantage à ses côtés. Il le fera en se proscrivant d'un monde qui avait voulu la mort d'un « être aussi pur ». Désormais, il s'attache à réhabiliter l'œuvre et diffuser les écrits de Brasillach.

Dans sa *Lettre à François Mauriac* (1947), pamphlet vendu à 80 000 exemplaires, s'il défend l'idée de « collaboration » et les fonctionnaires nommés par Vichy, il remet en cause la légalité de la Résistance et critique les excès de l'épuration permanente.

Dans *Nuremberg ou la Terre promise*, publié en octobre 1948 et tiré à 25 000 exemplaires, il plaide en faveur de l'Allemagne, contestant aux Alliés le droit légal et moral de juger les dirigeants du III<sup>e</sup> Reich pour des actes qu'ils avaient « peut-être » commis, et exprime le premier les thèses révisionnistes.

Ce livre lui vaut saisie et procès : Bardèche est condamné à un an de prison ferme et 50 000 francs d'amende pour « apologie de crimes de guerre ». Le livre est interdit à la vente. Il récidive dès 1950 avec *Nuremberg II ou les Faux-Monnayeurs*, où il s'appuie sur les thèses de Paul Rassinier. Incarcéré à Fresnes pendant trois semaines en juillet 1954, il est amnistié par le président de la République René Coty.

Il raconte les difficultés de sa famille et son incarcération (ainsi que celle de sa femme, Suzanne Brasillach, avec qui il a cinq enfants dont l'avocat Bruno Bardèche), sur un ton mi-humoristique, mi-dramatique, dans *Suzanne et le taudis* (1957).

Il participe au Mouvement social européen. A Malmö, en mai 1951, au congrès de ce mouvement, qui réunit entre autres, à l'initiative des Suédois et notamment de Per Engdahl, l'Anglais Oswald Mosley, l'Italien Ernesto Massi, l'Allemand (ancien Waffen) Karl Ernst Priester et le Français René Binet (Ancien de la Charlemagne), il conduit la délégation française et reçoit pour tâche de fédérer les divers groupes français.

Après avoir fondé Les Sept Couleurs, maison d'édition publiant ses livres et ceux d'autres auteurs, il fonde *Défense de l'Occident*, qui sera un « lieu de rencontre » des nationalistes de 1952 à 1982.

Il meurt à Paris, le 30 juillet 1998.

Le 12 septembre 1998, une messe est célébrée à sa mémoire selon le rite tridentin en l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris, messe qui réunit les figures du nationalisme français : Pierre Sidos et Henry Coston.

Jean-Marie Le Pen salue, dans *Français d'abord*, le journal du front National, le « prophète d'une renaissance européenne qu'il espéra longtemps », « un grand écrivain et un historien d'avant-garde ».

Blog *la-flamme*, 29 juillet 2014 (<http://la-flamme.fr>)



## Liste de recensions portant sur mon *Bardèche*, mon *Maulnier* et le *Cahier Brasillach* consacré à Bardèche : Georges Feltin-Tracol

### ☞ Sur Maurice Bardèche,

- Emmanuel Ratier, *Faits & Documents*, n° 37, 15 mai - 15 juin 2013, p. 10.
- Pierre Le Vigan, « Bardèche et l'Europe. Une Europe puissance, indépendante des blocs », mis en ligne sur *Métamag*, le 31 mai 2013.  
— Mis en ligne sur *Europe Maxima*, le 9 juin 2013.
- Yann Darc, « “ Bardèche et l'Europe ” de Georges Feltin-Tracol », mis en ligne sur [Yann Darc.com](http://YannDarc.com), le 1er juin 2013.  
— Mis en ligne sur *Europe Maxima*, le 9 juin 2013.  
— repris sur *Synthèse nationale*, le 10 juin 2013.
- Jérôme Seguin, « Bardèche et l'Europe de Georges Feltin-Tracol », *Lectures françaises*, n° 674, juin 2013, pp. 58 - 59.
- R.S. [Robert Spieler], « Les écrivains rebelles. Maurice Bardèche », *Rivarol*, n° 3099, 21 juin 2013, p. 10.
- Anonyme, « Bardèche et l'Europe », *Terre et Peuple*, n° 56, solstice d'été 2013, p. 48.
- Anonyme, « Un combat pour l'Europe... », mis en ligne sur *Métapo Infos*, le 13 juillet 2013.
- Eugène Krampon, « Georges Feltin-Tracol. *Bardèche et l'Europe* », *Réfléchir & Agir*, n° 45, automne 2013, p. 53.
- Pierre Pymont, « Bardèche et l'Europe », mis en ligne sur *Europe Maxima*, le 3 décembre 2013.
- A.B. [Alain de Benoist], « L'Europe de Bardèche », *Éléments*, n° 152, juillet - septembre 2014, p. 11.

### ☞ Sur Thierry Maulnier,

- Bastien Valorgues, « Singulier Maulnier ! », mis en ligne sur *Europe Maxima*, le 12 octobre 2014.  
— Mis en ligne sur *Vox N.-R.*, le 16 octobre 2014.  
— Mis en ligne sur *Synthèse nationale*, le 18 octobre 2014.  
— Mis en ligne sur *Euro-Synergies*, le 21 octobre 2014.
- Christopher Gérard, « Présence de Thierry Maulnier », mis en ligne sur *Archaiôn*, le 23 octobre 2014,  
— Repris par *Salon littéraire*, le 24 octobre 2014.  
— Repris par *Au cœur du nationalisme*, le 25 octobre 2014.  
— Repris par *Novopress*, le 25 octobre 2014.  
— Repris par *Euro-Synergies* avec le sous-titre de « À propos d'une monographie par Georges Feltin-Tracol », le 28 octobre 2014.  
— Repris par *Europe Maxima*, le 16 novembre 2014.  
— Repris par *Vox N.-R.*, le 18 novembre 2014.  
— Repris par *Polémia*, le 24 novembre 2014.
- Pierre Le Vigan, « Maulnier présent. Un itinéraire singulier », mis en ligne sur *Métamag*, le 26 octobre 2014.
- Anonyme, « Thierry Maulnier, un itinéraire singulier », mis en ligne sur *Métapo Infos*, le 27 octobre 2014.
- R.S. [Robert Spieler], « Thierry Maulnier, l'insurgé », *Rivarol*, n° 3162, 6 novembre 2014, p. 9.  
— Repris par *Synthèse nationale*, le 13 novembre 2014.
- Pierre Saint-Servant, « L'itinéraire de Thierry Maulnier », *Présent*, n° 8269, 10 janvier 2015, p. 5.
- Emmanuel Ratier, *Faits & Documents*, n° 389, 15 - 31 janvier 2015, p. 11.
- François Kasbi, « Thierry Maulnier et Jacques Perret », *Service littéraire*, n° 80, janvier 2015, p. 8.

- Eugène Krampon, « Georges Feltin-Tracol. *Thierry Maulnier, un itinéraire singulier* », *Réfléchir & Agir*, n° 49, hiver 2015, p. 56.
- F.M. [François Marcihac ?], « Redécouvrir Maulnier », *L'Action Française*, n° 2903, 19 février - 4 mars 2015, p. 14.
- Anonyme, « *Thierry Maulnier. Un itinéraire singulier* », « Nous avons reçu », *La Nouvelle Revue d'Histoire*, n° 77, mars - avril 2015, p. 8.

### ☞ Sur les Cahiers ARB Maurice Bardèche,

- Emmanuel Ratier, *Faits & Documents*, n° 391, 15 février - 15 mars 2015, p. 11.
- Jérôme Bourbon, « Maurice Bardèche l'insoumis 1998 - 2013 », *Rivarol*, n° 3178, 5 mars 2015, p. 10.
- Pierre Le Vigan, « Pour connaître Maurice Bardèche. Un livre collectif " Maurice Bardèche l'insoumis " », mis en ligne sur *Métamag*, le 20 mars 2015.



# Maurice Bardèche et Céline

À l'occasion de la parution d'une monographie sur Maurice Bardèche par Francis Bergeron (Pardès, coll. « Qui suis-je ? »), nous publions l'article que Poi Vandromme avait signé sur son *Céline* paru en 1986 (La Table ronde).

« Je ne connaissais pas très bien l'œuvre de Céline. » Maurice Bardèche prend la peine de faire cette mise au point, nous obligeant ainsi à poser la question : pourquoi a-t-il voulu réduire son ignorance et consacrer à l'auteur du *Voyage* une vaste enquête ?

Nous ne sommes pas beaucoup plus avancés lorsque, à la trois cent cinquantième page de son livre, Maurice Bardèche nous apprend qu'il a cherché à savoir pourquoi la littérature de fiction est devenue un exhibitionnisme. Qu'il ajoute : « Je voulais étudier trois exemples de cette transformation : celui de Jean-Jacques Rousseau, celui de Léon Bloy, celui de Céline », en précisant qu'il n'a été capable que de traiter le seul cas de Céline, ne contribue qu'à renforcer notre perplexité<sup>1</sup>.

Du moins, par cet aveu, qui n'en est pas un, Maurice Bardèche nous laisse-t-il entendre que son goût et sa curiosité ne le portaient pas à s'intéresser à cette métamorphose bizarre. Il ne faudrait pas le pousser énormément pour qu'il consente à reconnaître que c'est une monstruosité, l'imposture et la dérision ensemble. Qu'on se rappelle ses travaux antérieurs (sur Balzac, sur Stendhal, sur Flaubert, sur Proust) et on ne doutera plus de ce qui passionne Bardèche dans la création romanesque : l'image cohérente d'une société et une conception un peu stable de l'homme.

Alors, vous pensez, ces théâtraux qui occupent toute la scène, qui ramènent à eux toute la pièce, qui n'en finissent pas de se dénuder et de se gratter, maudissant l'humanité entière et se

donnant le beau grand rôle... De pareilles pitreries sur fond de délire lyrico-prophétique et de divagation oraculaire ne peuvent que rendre méfiant Maurice Bardèche. Rien de plus étranger à sa nature intellectuelle et à sa tradition romanesque que cette transe et son verbalisme d'accompagnement.

Céline avait beau ne pas habiter le même canton de la littérature que lui, Bardèche le tenait à l'œil. Le normalien, qui avait assimilé les théories les plus doctes et analysé les nuances les plus subtiles, regardait l'énergumène comme un fol, entendait les rugissements du vociférateur comme l'expression d'un anarchisme de voyoucrate roublard. On ne lui referait pas le coup de Rictus, aurait-il pu dire avec Maurras. Longtemps, il le considéra (avec un génie curieux de la langue en plus) comme un ivrogne dans son monologue de comptoir, vomissant ses sarcasmes haineux et ses peurs paniques. Céline noircissait trop, il cultivait la révolte comme une bravade, il menait le pessimisme dans une sentine du faubourg. Bardèche le lisait mieux dans les réticences de Clouard que dans les ferveurs de Daudet.

Il est peu probable que, pour le critique universitaire, Céline ne fut qu'un rôdeur inquiétant, à la cervelle un peu fêlée, ivre d'une colère qui le déterminait à viser bas pour frapper juste, en proie à une monomanie de convulsionnaire. Un peu après la libération, Bardèche décida d'y aller voir de plus près. Céline passait les bornes : il n'y avait pas d'autre persécuté que lui et Brasillach n'était qu'un

stipendié de l'ambassade d'Allemagne. C'en était trop, dans l'aberration et dans la bassesse. Un jour, Bardèche s'en souviendrait.

Voici ce jour venu avec un livre qui organise, méthodiquement mais en filigrane, un superbe règlement de compte. Le mépris inspire Bardèche, lui procurant un surcroît de clairvoyance et même une sorte de pitié résiduaire. Céline est débarrassé de ses légendes : rhétoricien d'affabulation, assez pauvre type hésitant entre l'aboulie et l'hystérie, forcené et irresponsable mais quand même suffisamment énigmatique (au cœur de ses certitudes furibardes et de ses désarrois en calomniateur de l'espèce la plus vile et en médecin des pauvres), pour justifier le mot de Balzac : « Quel opéra qu'une cervelle d'homme ! »

Une part de Céline, mystérieusement, a résisté à l'inquisition de Bardèche qui traite un plébéien de gauche comme le ferait un aristocrate de droite. C'est la première singularité de ce livre impitoyable. La seconde va plus loin encore : en dépit de ses répugnances esthétiques (presque aussi vives que les autres), Bardèche, d'une façon un peu contrainte mais finalement irrésistible, part à la rencontre d'un grand écrivain, conduit sa découverte au terme ultime, convenant que la trilogie de la fin vaut autant (sinon davantage) que la trilogie du début.

La vie de Céline n'est rien ; c'est ce qu'il a fait d'elle dans son œuvre qui compte, un style de précieux au service d'une sensibilité sauvage. Bardèche s'incline devant l'évidence – à contrecœur peut-être mais avec la force ravageuse d'une intelligence critique et la poésie sourde d'un talent d'évocation. Un livre immense sur une immensité tantôt trouble, tantôt éclatante.

**Poï VANDROMME**

1. NDLR : Son livre sur Léon Bloy paraîtra en 1989.

*Cet article a paru initialement dans Le Bulletin célinien n° 56 d'avril 1987.*

**N**ORMALIEN jusqu'au bout des ongles, professeur sans élèves, politique sans militants, fasciste autoproclamé, quand tous les vrais fascistes étaient morts et quand ce qualificatif n'était plus qu'une injure... L'histoire de Bardèche, c'est d'abord l'histoire d'une extraordinaire amitié, d'une amitié littéraire et politique, d'une amitié d'hommes, aussi. Robert Brasillach a littéralement illuminé la jeunesse de Bardèche.

Dans la seconde partie de sa vie, Bardèche a en quelque sorte essayé de payer sa dette. Son œuvre de mémoire et de réhabilitation, c'est la poursuite de cette amitié, d'un dialogue par-delà la mort.

Il y a ensuite son travail de type universitaire sur Balzac et Stendhal. Bardèche a renouvelé en profondeur le regard que l'on portait sur ces deux géants de la littérature. Si Bardèche n'avait pas été embarqué par les soubresauts de l'histoire, il ne resterait que cela, mais cela resterait.

Enfin, l'aspect le plus controversé : c'est le Bardèche révisionniste. Il serait facile de passer rapidement sur ses pamphlets et de rejeter dans la nuit de l'oubli sa revue *Défense de l'Occident*. Pourtant, ses exercices de « lecture à l'envers de l'histoire », comme il les appelait lui-même, font partie des points les plus détonants de son discours. Ils démontrent son courage tranquille et ne peuvent que susciter l'admiration.

Le scandale, qu'on le veuille ou non, est moins dans les propos et les écrits de Bardèche que dans l'interdiction de pouvoir les tenir, aujourd'hui. Bardèche avait osé braver ces tabous, en son temps, ce qui lui valut la prison.

• Francis BERGERON, *Bardèche*, Pardès, coll. « Qui suis-je ? », 2012, 128 pages, ill., 15 € franco (44 rue Wilson, 77880 Grez-sur-Loing).

[Chapitres : Dun en Berry (1907-1924) ; Louis-le-Grand (1925-1928) ; Rue d'Ulm (1928-1932) ; Chemins espagnols (1934-1939) ; Sens, aller-retour (1940-1944) ; De Drancy à Fresnes (1945) ; Le taudis de Suzanne (1946-1949) ; Malmö (1950-1952) ; L'Occident et sa défense (1925-1982) ; À *Apostrophes* (1987) ; Conclusion ; Annexes ; Étude astrologique.]

## Maurice Bardèche, Européen fidèle

Après avoir écrit pour la même collection la biographie condensée d'Henri Béraud, de Léon Daudet, de Henry de Monfreid, de Hergé et de Saint-Loup, Francis Bergeron évoque cette fois-ci la vie d'une personne qu'il a bien connue : Maurice Bardèche.

On sait que Bardèche fut l'exemple-type de la méritocratie républicaine hexagonale. Ce natif d'un village du Cher en 1907 montra très tôt de belles dispositions intellectuelles pour l'étude et la littérature. Excellent élève, ce boursier se retrouve à l'École normale supérieure (E.N.S.) où il allait côtoyer une équipe malicieuse constituée de José Lupin, de Jacques Talagrand (le futur Thierry Maulnier) et de Robert Brasillach, l'indéfectible ami. « Brasillach lui fait du thé, lui offre des gâteaux catalans. Mais la culture littéraire de Brasillach date un peu, Bardèche lui fait découvrir à son tour Proust, alors qu'il vient d'obtenir le prix Goncourt, Barrès, dont les funérailles nationales datent tout juste de deux ans, et Claudel, ancien de Louis-le-Grand, dont l'œuvre est déjà reconnue (p. 16). »

À l'E.N.S., Maulnier et Brasillach commencent à publier dans la presse tandis que « Bardèche [...] se destine réellement à l'enseignement supérieur, et [...] voit son avenir dans l'approfondissement de la connaissance des grands textes et des grands auteurs (p. 20) ». À côté de sa passion littéraire, Maurice Bardèche éprouve de tendres sentiments pour la sœur de son ami Robert, Suzanne Brasillach. Ils se marient en juillet 1934 et partent en voyage de noce pour l'Espagne en compagnie de Robert qui vivra avec eux jusqu'en 1944 ! Francis Bergeron raconte qu'au cours de ce voyage, Maurice Bardèche faillit mourir dans un accident de la route. Bardèche fut trépané et conserva sur le front un « enfoncement dans le crâne (p. 26) ».

On ne va pas paraphraser cet ouvrage sur le talentueux parcours universitaire de Bardèche qui suscita tant d'aigreurs et de jalousie. Sous l'Occupation, si Robert Brasillach travaille à *Je suis partout*, Bardèche préfère se tenir à l'écart des événements et se dévoue à Stendhal et à Balzac. Or le mois de septembre 1944 marque un tournant majeur dans la destinée du jeune professeur : il est arrêté, puis emprisonné. Il voit ensuite son cher beau-frère jugé, condamné à mort et exécuté le 6 février 1945. Dorénavant, « la vie et, plus encore, peut-être, le martyre et la mort de Robert [vont] occup[er] une place centrale tout au long de l'existence de Maurice (p. 43) ». Guère attiré jusque-là par la politique, Maurice Bardèche s'y investit pleinement et va produire une œuvre remarquable, de *La lettre à François Mauriac* (1947) à *Sparte et les Sudistes* (1969). En outre, afin de publier les œuvres complètes de Robert Brasillach, il fonde une maison d'édition courageuse et déjà dissidente, *Les Sept Couleurs*.

Le respectable spécialiste de littérature du XIXe siècle se mue en fasciste, terme qu'il endosse et qu'il revendique d'ailleurs fièrement dans *Qu'est-ce que le fascisme ?* (1961). Dès la fin des années 1940, il se met en relation avec d'autres réprouvés européens dont les militants du jeune M.S.I. (*Mouvement social italien*). En 1952, il participe au célèbre congrès de Malmö qui lance le *Mouvement social européen* dont le bulletin francophone est *Défense de l'Occident* (titre ô combien malvenu, car les positions qui y sont défendues ne rappellent pas l'occidentalisme délirant d'Henri Massis – il faut comprendre « Occident » au sens d'« Europe » et de « civilisation albo-européenne pluricontinentale »). Sorti en décembre 1952, ce titre est dirigé par Bardèche. Si le M.S.E. s'étiolé rapidement, miné par des divergences internes et des scissions, *Défense de l'Occident* devient une revue qui accueille aussi bien les nationaux que les nationalistes, les nationalistes-révolutionnaires que les traditionalistes. La revue disparaîtra en novembre 1982. Francis Bergeron n'en cache pas l'ensemble inégal du fait, peut-être, d'une forte hétérogénéité thématique visible à la lecture de ses nombreux collaborateurs.

Par fascisme, Bardèche soutient une troisième voie hostile au capitalisme et au socialisme. Mais son fascisme, anhistorique et éthéré, cadre mal avec les réalités historiques du fascisme. Dès 1963 dans *L'Esprit public*, Jean Mabire rédigeait un article roboratif intitulé « L'impasse fasciste » repris successivement dans *L'écrivain, la politique et l'espérance* (1966), puis dans *La torche et le glaive* (1994). Au-delà des blessures vives de la Seconde Guerre mondiale, « Maît'Jean » esquissait de nouvelles perspectives européennes et authentiquement révolutionnaires.

Déjà marqué par son fascisme assumé, Maurice Bardèche accepte d'être un paria de l'histoire parce qu'il ose un avis *révisionniste* sur les événements contemporains. « Ses exercices de “ lecture à

l'envers de l'histoire », comme il les appelle lui-même, font partie des points les plus détonants de son discours. Ils démontrent son courage tranquille, et ne peuvent que susciter l'admiration. Sur le fond, il y aurait certes beaucoup à dire, explique Bergeron. De toute façon, comme l'a rappelé Bardèche lui-même à *Apostrophe*, on ne peut plus s'exprimer librement sur ces questions (p. 87). » Saluons toutefois sa clairvoyance au sujet de la mise en place d'une justice internationale mondialiste. Déjà prévue dans l'abjecte traité de Versailles de 1919, cette pseudo-justice planétaire se réalise à Nuremberg et à Tokyo avant de réapparaître dans les décennies 1990 et 2000 à La Haye pour l'ex-Yougoslavie, à Arusha pour le Rwanda et avec l'ignominieuse Cour pénale internationale qui veut limiter la souveraineté des États.

Tout en étant fasciste et après avoir prévenu en 1958 le camp national du recours dangereux à De Gaulle, Maurice Bardèche n'hésite pas à vanter le caractère *fascisant* des régimes de Nasser et de Castro, et à faire preuve dans *Défense de l'Occident* d'une grande lucidité géopolitique. « Bardèche [...] faisait bouger les lignes de la vision géopolitique de son camp (p. 67). » Cet anti-sioniste déterminé encourage le panarabisme et, dès l'automne 1962, appelle les activistes de l'Algérie française à délaisser leur nostalgie et à relever le défi de la nouvelle donne géopolitique. Il est l'un des rares à cette époque à prôner une entente euro-musulmane contre le condominium de Yalta.

C'est sur la question européenne que Maurice Bardèche a conservé toute sa pertinence. Quand on lit *L'œuf de Christophe Colomb* (1952) ou *Sparte et les Sudistes*, on se régale de ses fines analyses. Bardèche réfléchissait en nationaliste français et européen. À la fin de l'opuscule, avant l'habituelle étude astrologique de Marin de Charette et après les annexes biographiques, bibliographiques, de commentaires sur Bardèche et de quelques-unes de ses citations les plus marquantes, Francis Bergeron reproduit l'entretien que lui accorda Bardèche dans *Rivarol* du 5 avril 1979 (avec les parties supprimées ou modifiées par Bardèche lui-même). Cet entretien est lumineux ! « Devons-nous accepter [...] de ne pas nous défendre contre la concurrence sauvage, déclare Bardèche, accepter le chômage, le démantèlement d'une partie de notre industrie, la dépendance à laquelle nous risquons d'être contraints ? » On croirait entendre un candidat à l'Élysée de 2012... Le sagace penseur de la rue Rataud estime que « l'Europe qu'on nous prépare ne sera qu'un bastion avancé d'un empire économique occidental dont les États-Unis seront le centre »... Il prévient qu'« il ne faut pas que l'Europe ne soit que le cadre agrandi de notre impuissance et de notre décadence », ce qu'elle est désormais. Il importe néanmoins de ne pas rejeter l'indispensable idée européenne comme le font les souverainistes nationaux. L'Europe demeure plus que jamais notre grande patrie civilisationnelle, identitaire et géopolitique. « L'Europe indépendante constitue un idéal ou plutôt un objectif », juge Bardèche avant d'ajouter, prophétique, que « la crise économique peut nous aider à la faire plus vite qu'on ne le croit ».

Ce nouveau « Qui suis-je ? » est bienvenu pour découvrir aux plus jeunes des nôtres l'immense figure de ce fidèle Européen de France, ce magnifique *résistant* au politiquement correct !

Georges Feltin-Tracol

## **Bardèche plus actuel que jamais**

Fameuse initiative que la réédition de *L'œuf de Christophe Colomb* de Maurice Bardèche ! Ce livre paru en 1951 est, à l'instar des autres essais politiques du beau-frère de Robert Brasillach, prophétique. Il donne les clés pour comprendre le monde d'aujourd'hui et le moyen pour remédier à la décomposition actuelle des sociétés, des mœurs et des consciences.

L'ouvrage se présente sous la forme d'une lettre destinée à un sénateur d'Amérique indéterminé : à travers ce parlementaire anonyme, c'est à l'ensemble des dirigeants politiques des États-Unis que l'écrivain s'adresse, expliquant avec clarté et le bonheur de l'expression qu'on lui connaît l'état de l'Europe et du monde nés de la seconde Guerre mondiale. « Ainsi, Christophe Colomb fit avec son œuf et je vous dis pourquoi, puis je vous montre qu'il peut tenir et je vous dis comment. Et après cela, a vous de jouer » écrit-il dès l'abord.

L'antifascisme, arme politique du communisme

**Pardès**  
44 rue Wilson  
77880 – Grez-sur-Loing  
Tél.: 01.64.28.53.38  
Fax: 01.64.29.11.42  
Email : sarl.pardès@orange.fr

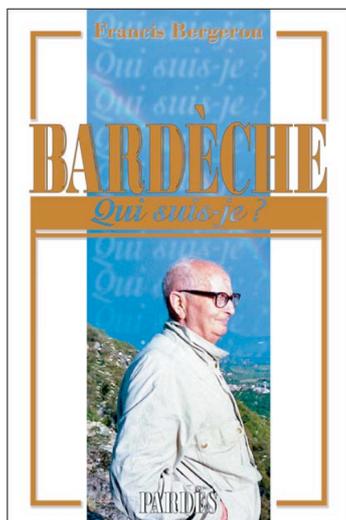
*Nouveauté*

**LITTÉRATURE  
HISTOIRE  
POLITIQUE  
BIOGRAPHIE**

Vient de paraître  
janvier 2012

« *Qui suis-je?* »  
**BARDÈCHE**

Francis Bergeron  
14x21, 128 p., illustré, 12 €  
ISBN 978-2-86714-455-4



Normalien jusqu'au bout des ongles, professeur sans élèves, politique sans militants, fasciste autoproclamé, quand tous les vrais fascistes étaient morts et quand ce qualificatif n'était plus qu'une injure... L'histoire de Bardèche, c'est d'abord l'histoire d'une extraordinaire amitié, d'une amitié littéraire et politique, d'une amitié d'hommes, aussi. Robert Brasillach a littéralement illuminé la jeunesse de Bardèche.

*« Les royalistes d'Action française montrent, malgré leur réputation bien établie de fanatisme et d'intransigeance, combien leur société est ouverte à tout ce qui est Français... : la qualité d'amis sincères de la patrie française suffit au bon accueil. Les républicains qui se disent et qui se croient nationaux n'ont pas encore fait montre d'une ouverture d'esprit comparable. » (L'Action française, 3 octobre 1928.)*

Dans la seconde partie de sa vie, Bardèche a en quelque sorte essayé de payer sa dette. Son œuvre de mémoire et de réhabilitation, c'est la poursuite de cette amitié, d'un dialogue par-delà la mort.

Il y a ensuite son travail de type universitaire sur Balzac et Stendhal. Bardèche a renouvelé en profondeur le regard que l'on portait sur ces deux géants de la littérature. Si Bardèche n'avait pas été embarqué par les sobresauts de l'histoire, il ne resterait que cela, mais cela resterait.

Enfin, l'aspect le plus controversé : c'est le Bardèche révisionniste. Il serait facile de passer rapidement sur ses pamphlets et de rejeter dans la nuit de l'oubli sa revue *Défense de l'Occident*. Pourtant, ses exercices de « lecture à l'envers de l'histoire », comme il les appelait lui-même, font partie des points les plus détonants de son discours. Ils démontrent son courage tranquille et ne peuvent que susciter l'admiration.

Le scandale, qu'on le veuille ou non, est moins dans les propos et les écrits de Bardèche que dans l'interdiction de pouvoir les tenir, aujourd'hui. Bardèche avait osé braver ces tabous, en son temps, ce qui lui valut la prison.

## SOMMAIRE

INTRODUCTION  
La petite revue  
à couverture orange

CHAPITRE II  
DUN EN BERR  
(1907-1924)

CHAPITRE II  
LOUIS-LE-GRAND  
(1925-1928)

CHAPITRE III  
RUE D'ULM (1928-1932)

CHAPITRE IV  
CHEMINS ESPAGNOLS  
(1934-1939)

CHAPITRE V  
SENS, ALLER-RETOUR  
(1940-1944)

CHAPITRE VI  
DE DRANCY A FRESNES  
(1945)

CHAPITRE VII  
LE TAUDIS DE SUZANNE  
(1946 – 1949)

CHAPITRE VIII  
MALMÖ (1950-1952)

CHAPITRE IX  
L'OCCIDENT  
ET SA DÉFENSE  
(1952-1982)

CHAPITRE X  
À « APOSTROPHES »

CONCLUSION  
Bardèche, pour quoi?  
Pour qui?

ANNEXES  
I. Éléments biographiques  
II. Bibliographie  
de Maurice Bardèche  
II. Ils ont dit de lui  
IV. Les principales collabora-  
tions à *Défense de l'Occident*

V. Citations  
de Maurice Bardèche

VI. L'Europe  
de Maurice Bardèche

Étude astrologique  
de Maurice Bardèche  
par Marin de Charette

## L'AUTEUR

Militant de divers groupuscules « solidaristes », dans sa jeunesse, après un séjour dans les prisons de Moscou (1975) et dans les troupes phalangistes chrétiennes du Liban (1976), Francis Bergeron s'est essentiellement consacré depuis lors à l'action culturelle et à l'écriture. Il préside l'association (littéraire) des Amis d'Henri Béraud (500 adhérents). Auteur de livres pour enfants, il a vendu 300 000 exemplaires de la série du « Clan des Bordesoules ». Sur un plan purement professionnel, Francis Bergeron participe à la direction d'un groupe industriel international de premier plan.

A déjà publié chez Pardès : « *Qui suis-je?* » Béraud (12 €), « *Qui suis-je?* » Léon Daudet (12 €), « *Qui suis-je?* » Monfreid (12 €), « *Qui suis-je?* » Saint-Loup (12 €) & « *Qui suis-je?* » Hergé (12 €).

## Maurice Bardèche, « Suzanne et le Taudis »

*« Je rendais grâce au ciel d'avoir fait de moi un cuistre obscur.  
Et aussi de m'avoir donné un taudis d'une pièce et demie,  
quand la moitié de l'Europe logeait dans des caves. »*

### Maurice Bardèche et la politique

La production littéraire de Maurice Bardèche ayant trait à la politique, radicale dans son fond et souvent très attrayante dans sa forme, n'est pas le fruit de l'assimilation particulièrement réussie de la pensée d'illustres prédécesseurs maurrassiens, ni même la somme d'un nombre quelconque de réflexions antérieures, forgées à chaud à cette époque désormais révolue où l'expression « presse d'opinion » avait encore un sens. Au contraire, comme le révèle Jacques Bardèche, son propre fils, dans l'entrevue qu'il a bien voulu accorder à nos camarades de M.Z. [l'émission de webradio « Méridien Zéro »; N.D.L.R.E.M.] récemment, Maurice Bardèche a commencé à vraiment s'intéresser à la politique à partir d'un moment historique bien précis : l'exécution de son ami et beau-frère Robert Brasillach, le 6 février 1945. De fil en aiguille, la pensée politique de Bardèche a donc émergé en réaction à un certain nombre d'événements, qu'il juge insupportables : l'exécution sommaire et injustifiée de son ami, les horreurs de l'épuration, le climat d'hypocrisie exacerbée d'après-guerre... Pour autant, jamais la plume de Bardèche n'accouche de propos haineux, contrairement à ce que laisse souvent entendre une certaine littérature engagée à gauche. Bien loin des pamphlets outranciers de Céline, des présages sombres et du pessimisme de Drieu, des intransigeances de Rebatet ou de Coston, la prose de Bardèche invite souvent le lecteur à entrevoir des rivages plus sereins : la recherche d'une forme d'équilibre, de justice, ou tout simplement de common decency, pour reprendre la formule d'Orwell. La pensée de Bardèche, c'est peut-être d'abord l'expression du bon sens appliquée à la politique. C'est un véritable antidote à la langue de bois.

Suzanne et le Taudis s'inscrit parfaitement bien dans cette forme littéraire très particulière, issue d'une radicalité qui ne sacrifie jamais à l'outrance ou à la provocation. Il en résulte un véritable pamphlet dans un gant de velours.

### Le Taudis, frêle esquif au milieu des flots tumultueux

D'un point de vue formel, Suzanne et le Taudis se présente comme un récit plein de saveurs axé sur les conditions matérielles de Maurice Bardèche et de sa femme, Suzanne, la sœur de Robert Brasillach, après que le couple, qui habitait jusqu'alors avec celui-ci, se soit vu dépossédé de son appartement, « réputé être indispensable aux nécessités de la Défense nationale » au moment de la Libération.

De logis insalubre en appartement de fortune, en passant, bien sûr, par la case prison, sans jamais d'atermoiements, toujours avec un ton caustique, Bardèche nous livre un florilège de souvenirs où l'on entrevoit pêle-mêle d'indolentes femmes de chambres, de vertueux jeunes garçons animés d'idéaux maudits, d'improbables compagnons de cellules, mais aussi de bien espiègles marmots.

On croise au fil des pages de nombreux intellectuels plus ou moins proches de Bardèche : François Brigneau, Roland Laudenbach, le célèbre dessinateur Jean Effel, Marcelle Tassencourt et Thierry Maulnier, Henri Poulain, ou encore Marcel Aymé, à propos duquel Bardèche écrit : « Il a l'air d'un saint de pierre du douzième siècle. Il est long, stylisé, hiératique, il s'assied tout droit, les mains sagement posées sur les genoux comme un pharaon et il fait descendre sur ses yeux une sorte de taie épaisse pour laquelle le nom de paupière m'a toujours paru un peu faible ». Cette icône byzantine incarnée, sans partager nécessairement les idées politiques de Bardèche, engage pourtant une campagne en faveur de celui-ci à l'occasion de son procès, dans un article publié dans Carrefour le 26 mars 1952, intitulé « La Liberté de l'écrivain est menacée ».

On découvre aussi dans ce roman, bien entendu, Suzanne, toute entière dévouée à l'éducation de ses enfants, fière, pragmatique, essayant tant bien que mal d'endiguer le flot continu de trouvailles plus ou moins bien venues de la part de sa progéniture, au milieu des intellectuels pas toujours fréquentables que Bardèche recevait parfois chez lui. À ce titre,

on pourra louer la lucidité de l'auteur quant aux travers récurrents et indéboullonnables des individus, parfois tout à fait valeureux mais bien trop souvent en dehors du réel, qui se réclamaient du fascisme encore après la guerre. Bardèche fustige leurs travers d'alcooliques ou leurs élans despotiques sans pour autant leur tourner le dos, à aucun moment.

À travers ces tranches de vie tour à tour drôles, touchantes, poignantes, Maurice Bardèche, de son style limpide, dresse l'autoportrait d'un écrivain voué à l'exclusion et à la misère, un homme sincère et droit dans ses bottes, volontiers porté sur l'autodérision, terriblement humain, au fond.

### Un récit sur la condition de l'écrivain dissident

Maurice Bardèche aurait pu poursuivre la très belle carrière qu'il s'était taillée avant la guerre. Successivement élève de E.N.S., agrégé de Lettres, docteur ès Lettres, professeur à la Sorbonne puis à l'université de Lille, on lui doit d'admirables ouvrages encore aujourd'hui unanimement reconnus sur Balzac, Flaubert, Stendhal, Bloy et Céline.

En mettant son talent au service d'une cause, Bardèche sait qu'il ne retrouvera jamais le confort matériel, la stabilité, la quiétude de sa vie d'autrefois. À travers Suzanne et le Taudis, Bardèche nous laisse entrevoir ce que la condition des hommes, et plus particulièrement des écrivains, qui osent se compromettre, peut avoir d'instable et de précaire. Le système a bien senti que la plume de Bardèche cherchait à lui chatouiller le menton; il a donc tout mis en œuvre, non pas seulement pour ôter cette plume, mais aussi pour rendre l'existence de celui qui la maniait aussi inconfortable que possible.

Il est très intéressant de constater qu'à la fin de son ouvrage, paru en 1957, Bardèche invoque les noms de Bernanos, de Maurras, de Péguy, et aussi de Céline. Il reconnaît en effet chez ces écrivains une forme d'engagement absolu, inconditionnel, qui prévaut sur les contingences quotidiennes. Or, le même Céline finit par tomber en disgrâce aux yeux de Bardèche, comme on l'apprend dans la biographie remarquable qu'il lui consacre en 1986. Bardèche confirme sa prise de position à l'occasion de son apparition sur le plateau de la mémorable émission d'« Apostrophes », le 3 avril 1987, devant un B.H.L. qui manque de s'étrangler d'indignation – mais pas pour prendre la défense de Céline, comme vous pouvez l'imaginer.

Pourquoi cette soudaine volte-face de la part d'un écrivain d'ordinaire si constant dans ses choix ? Il faut dire que le professeur Destouches a bien changé, entre les prises de positions franchement assumées de *Voyage au Bout de la Nuit* et la surenchère stylistique de *Féerie* pour une autre fois, dans lequel Céline choisit d'endosser le rôle de la victime qu'on voue aux feux de la Géhenne. On imagine aisément que les persécutions modernes aient été difficiles à supporter pour les écrivains modernes à contre-courant des idées reçues, et bien loin de nous l'idée de jeter la pierre à l'une ou l'autre de ces figures illustres. Bardèche pourtant, dans son dénuement quasi monacal, apparaît dans la tourmente avec un éclat bien différent de celui de Céline, exilé au Danemark, tout engoncé, à la fin de sa vie, dans un nombrilisme maladif.

Maurice Bardèche me rappelle toujours Diogène, même si l'auteur de *Suzanne et le Taudis* est peut-être un peu trop bonne pâte pour être un authentique cynique. Le taudis de l'un valait bien le tonneau de l'autre, en tout cas, et l'image résume fort bien le propos du livre, posé sous forme de morale à la fin de l'ouvrage, mais que les militants d'aujourd'hui devraient sans doute méditer comme une problématique essentielle du combat qu'ils mènent aujourd'hui : celui qui ne pratique pas la langue de bois et qu'anime le désir de lutter contre le système doit s'attendre au retour de flamme. Adopter la position d'un dissident comporte des risques qu'il faut avoir le cran d'assumer, sans chercher à se réfugier derrière de fallacieux prétextes...

Sans aller jusqu'à prendre le radicalisme de Bardèche pour un modèle absolu, on peut lire *Suzanne et le Taudis* comme une belle leçon d'humilité, et se souvenir que l'engagement le plus total jeté à la face de tous sur Facebook ne vaut strictement rien si c'est une intransigeance de façade qui ne trouve jamais à s'exprimer dans la vie quotidienne.

- Maurice Bardèche, *Suzanne et le Taudis*, Plon, 1957.
- D'abord mis en ligne sur Cercle non-conforme, le 29 juin 2014.  
Lyderic Non-Conforme, site *Europemaxima*, 20 juillet 2014

## "Bardèche et l'Europe" sur Metamag...



Maurice Bardèche est l'un des écrivains politiques majeurs – voire le premier d'entre eux - que l'on peut rattacher au « nationalisme européen » des quarante années qui ont suivi la dernière guerre mondiale. Comment voyait-il l'Europe ? Quelle Europe espérait-il ? Le sujet est universitaire, il est aussi politique. Maurice Bardèche ayant arrêté la publication de sa revue *Défense de l'Occident* en 1982, tous ses écrits ont été marqués par la division de l'Europe entre une partie occupée par la Russie communiste et une autre partie sous protectorat américain. L'intérêt de l'enquête de Feltin-Tracol sur la vision de l'Europe par Bardèche est de montrer que, malgré ce contexte, Bardèche a toujours refusé toute idée de guerre préventive contre la Russie, a toujours expliqué qu'il était normal que la Russie ne supporte pas que des armes soient braquées contre elle depuis la Pologne, et que le communisme devait être éradiqué en luttant d'abord « contre le capitalisme international ».

Bardèche soutenait l'idée d'une Europe cuirassée et sanctuarisée, d'une « Europe-citadelle ». Il voulait un neutralisme armé, et une indépendance totale de l'Europe vis-à-vis des blocs. Si Bardèche n'était pas un théoricien politique il voyait néanmoins fort bien que l'essentiel c'est, pour les nations d'Europe, d'avoir une politique étrangère commune, une défense commune, et une mise en commun de leurs moyens. « *L'essentiel, c'est l'esprit et la volonté* » expliquait-il dès les années cinquante. C'est pourquoi il ne lui paraissait pas essentiel de défendre telle ou telle forme institutionnelle précise. S'il évoquait parfois une fédération européenne, il paraît clair qu'il s'agissait pour lui d'une fédération de nations – une sorte d' « alliance perpétuelle », à l'image de la Suisse et telle que l'avait évoquée aussi Pierre Drieu La Rochelle.

Maurice Bardèche ne souhaitait aucunement la disparition des nations mais voulait au contraire leur assurer la pérennité par la création d'un cadre protecteur plus large, précisément cette Europe indépendante et sanctuarisée qu'il appelait de ses vœux et de ses écrits.

### **L'Europe, un projet de civilisation**

S'il y a un élément qui reste tout à fait pertinent dans la conception de l'Europe de Maurice Bardèche c'est que cette Europe indépendante, il la voit au service d'un projet de civilisation, lui-même différent du matérialisme consumériste et du règne des trusts, côté américain, et du matérialisme caporalisé et gris de la termitière communiste, côté russe (la Russie d'alors). La convergence des deux systèmes qui additionnent leurs défauts dans la Chine d'aujourd'hui, à la fois dictature du Parti communiste et dictature du Capital, rend encore plus actuel cette nécessaire démarcation.

Bardèche définissait ses écrits d'abord comme « *une protestation contre l'invasion de l'économie dans notre vie.* » Il refusait que notre destin soit de « voir toujours plus grand, exporter toujours davantage, baisser de quelques centimes le prix de revient final, pour "battre" les autres, être "mieux placé" qu'eux, enfin "vendre, vendre, vendre", vendre ou mourir, vendre ou être asphyxié. » (on croirait lire Günther Anders). Sa conception de l'Europe est, affirmait-il « *le contraire d'une conception mercantile qui ne veut réaliser l'union entre les nations que pour "américaniser" l'Europe, rivaliser avec l'Amérique sur son propre terrain, et la devancer en somme par le gigantisme et l'éternelle compétition, c'est-à-dire en définitive sur une route au bout de laquelle on n'aperçoit que des crises dues à cette concurrence à mort, et, au-delà de ces crises ou dans ces crises mêmes, la catastrophe et l'anarchie. Mais on oublie ou on feint de ne pas voir que l'unité économique et politique de l'Europe peut se traduire par une ambition beaucoup plus féconde que celle de participer, difficilement, on nous en avertit, à une course insensée.* »

A l'économie de profit, Maurice Bardèche opposait une économie de puissance et d'indépendance, dans un marché fermé européen (sans doute à rapprocher de l'Etat commercial fermé de Fichte, le même qui écrivait que l'homme « *doit travailler sans angoisse, avec plaisir et joie, et avoir du temps de reste pour élever son esprit et son regard au ciel pour la contemplation duquel il est formé.* »).

Bardèche insistait sur le fait qu'il ne s'agit pas d'être une puissance pour imiter les Etats-Unis mais pour préserver autre chose, pour mettre la société à l'abri du système de l'argent. Bardèche pensait que l'Europe devait dire aux Américains : « *Nous n'avons pas la même idée que vous de l'économie mondiale, nous n'avons pas la même idée que vous du bonheur de l'homme et de son avenir, nous n'avons pas la même idée du progrès, ni la même idée de la justice et nous agissons conformément à notre idée.* » C'est l'Europe sanctuarisée, y compris du point de vue économique, qui devait, selon Maurice Bardèche, nous protéger de l'invasion et de la dépossession produites par le libéralisme mondial. « *La mission de l'Europe, disait-il, est de construire les digues qui canaliseront la société de consommation.* » Cette idée lui tenait profondément à cœur. Selon lui, « *la véritable mission de l'Europe (...) n'est pas seulement d'être une troisième force, c'est aussi, c'est surtout, d'être une troisième civilisation. (...) Or, toute civilisation a besoin d'un berceau. (...) Si la vieille Europe peut encore dégager une idée neuve de l'avenir, elle ne peut faire autrement que d'affirmer cette idée, la réaliser et la mettre en lumière sur son sol même et par ses propres moyens. Qu'elle le veuille ou non, elle se pliera sur elle-même pour être elle-même. Si elle s'y refuse, si elle renonce à porter et à représenter une idée de l'homme qui lui soit propre, son histoire et non plus seulement l'histoire de nos propres pays, est terminée : elle [l'Europe] ne sera plus qu'une péninsule ou une tête de pont* » (Sparte et les Sudistes, 1969).

Georges Feltin-Tracol souligne aussi la position particulière qui fut celle de Bardèche à propos de la question algérienne. Son sentiment était que l'indépendance de l'Algérie était inéluctable et qu'il convenait d'essayer non de pérenniser un statut de colonie mais de créer une forme d'association entre deux nations indépendantes, la France et l'Algérie.

L'ouvrage bienvenu de G. Feltin-Tracol appelle quelques remarques : l'auteur ne disposait pas de tous les textes de Maurice Bardèche, notamment de la collection complète de *Défense de l'Occident*. Il resterait par ailleurs à écrire une étude sur cette revue elle-même, durant ses trente années d'existence (1952-1982). Enfin, une dizaine d'années avant les interrogations de Maurice Bardèche sur l'improbable avenir de l'Algérie française, des membres du Mouvement Social Européen, qu'il avait cofondé avec Per Engdahl, avaient proposé une décolonisation immédiate et totale et (tel l'autrichien Wilhelm Landig) une collaboration entre les peuples européens et les peuples de couleur. Des propositions que Bardèche avait jugé démagogiques. Bien des points restent donc à approfondir. C'est dire que cet ouvrage met en appétit.

Pierre Le Vigan, 21 août 2013

Georges Feltin-Tracol, *Bardèche et l'Europe, Les bouquins de Synthèse nationale*, 112 p., 18 €.

## L'Europe de Bardèche

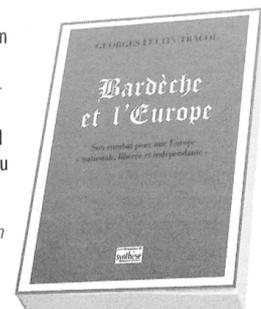


Beau-frère de Robert Brasillach, fondateur de la revue *Défense de l'Occident*, Maurice Bardèche présente la particularité de s'être très tôt prononcé pour une Europe indépendante et libérée des blocs, position qui, dans les années 1950 et 1960, était loin d'être partagée par tous les groupements qui se réclamaient comme lui de la droite radicale. Georges Feltin-Tracol a cherché à en savoir plus en lisant les livres de Bardèche où ce thème est abordé (mais il n'a malheureusement

pas consulté la collection de *Défense de l'Occident*). Quête qui apparaît un peu vaine, en dépit des efforts de l'auteur pour présenter de manière exclusivement apologétique un point de vue qu'il qualifie volontiers de « visionnaire » (« les idées de Bardèche demeurent d'une brûlante actualité »). Bardèche, en effet, en est de toute évidence resté au stade des idées générales. Et ce n'est pas la création, en 1951, d'un fantomatique Mouvement social européen qui aurait pu l'aider à en sortir (il devait

d'ailleurs le qualifier lui-même de « fiction inutile »). L'idée forte de Bardèche était que l'Europe devait se doter d'une défense commune sous commandement exclusivement européen. Hostile aux tenants d'une Europe fédérale, il estimait par ailleurs que cette « Europe cuirassée » devait se borner à associer des États nationaux inspirés par le jacobinisme. « Bardèche n'adhère pas au fédéralisme en vogue, écrit l'auteur. Il préfère imaginer l'Europe comme le rempart des nations ». Le paradoxe est que cette vision de l'Europe des nations n'était pas très éloignée de celle du général de Gaulle, que Maurice Bardèche ne portait pourtant pas dans son cœur. Sur de telles bases, on imagine mal ce qu'il aurait pensé du traité de Maastricht ou de la création de l'euro. **A. B.**

Georges Feltin-Tracol, *Bardèche et l'Europe. Son combat pour une Europe « nationale, libérée et indépendante »*, Synthèse nationale (116 rue de Charenton, 75012 Paris), 111 p., 18 €.



Éléments n° 152, juillet-septembre 2014

## Israël/Palestine vu des extrêmes droites

Propos de Nicolas Lebourg recueillis par Julien Licourt. "Le conflit israélo-palestinien vu de l'extrême droite française", *Le Figaro*, 25 juillet 2014 ; idem, "« L'extrême droite était pro-israélienne jusqu'à la guerre du Kippour »", *Le Figaro*, 28 juillet 2014.

**Quelle a été la position de l'extrême droite sur la Palestine et Israël, depuis la création de l'État?**

**Nicolas Lebourg** : La plupart des groupes et personnalités d'extrême droite étaient pro-israéliens jusqu'à la guerre du Kippour en 1973. Au nom de la défense de l'Occident, l'essentiel de celle-ci considérait qu'Israël était un bastion dans la lutte contre l'influence soviétique, qu'il offrait une revanche contre les Arabes, qu'il réalisait l'idéal d'une nation de paysans-soldats. La Guerre des Six Jours en 1967 voit même l'ancien commissaire aux Questions Juives Xavier Vallat ou l'écrivain antisémite Lucien Rebatet prendre fait et cause pour Israël – lui dont le dernier article sous l'Occupation s'intitulait « Fidélité au national-socialisme », et qui en finissait un précédent par « mort aux juifs ! Heil Hitler ! »...

Dans un mouvement bien connu comme celui d'Occident, on trouvait aussi bien des pro-israéliens que des antisionistes, de même d'ailleurs que certains étaient antisémites et d'autres non : cela était alors moins clivant que la question de l'anticommunisme.

**Le soutien affiché d'une partie de l'extrême droite à la Palestine est-elle une simple remise à jour politiquement correcte de l'antisémitisme?**

Cela dépend. Parmi les principaux promoteurs de l'antisionisme radical à l'extrême droite on trouve **Maurice Bardèche** et François Duprat qui ont travaillé au renouvellement de l'antisémitisme en le connectant à l'antisionisme et au négationnisme, puis à la question migratoire. Selon Duprat, l'Extermination n'eût été qu'un mythe destiné à promouvoir la domination mondiale du sionisme et la « Solution finale » du peuple palestinien (selon une dialectologie de nazification d'Israël initiée par la propagande soviétique et déjà imitée en France par les communistes et les gauchistes, aussi utilisée par l'extrême droite radicale italienne à compter de 1967, etc.).

L'Europe serait dans une situation coloniale comparable à celle des Palestiniens. Pour eux le sionisme n'est pas un phénomène localisé mais mondial – Alain Soral aujourd'hui ne dit pas grand chose de plus, hormis qu'il n'en tire pas la conclusion d'un Etat fasciste comme solution comme le faisaient Duprat et **Bardèche**. (...)

*Posted on 28 juillet 2014 by nicolaslebourg in Alterophobie, Entretien(s), Extrême droite, Extrême droite radicale, Histoire // 0 Comments*

## Carnet rose

Nous avons le plaisir de vous annoncer deux heureux évènements :

Le 30 décembre 2017, naissance de Roderich, au foyer de Volker et Sophie CHERVET – LEINWEBER. Bienvenue à ce fils et petit fils d'ARB !

Le 4 février 2018, naissance de Jake, au foyer de Bridget et Richard LECOURT. Le C'est pourquoi nous n'avons pas pu faire la connaissance de ce nouvel adhérent le 6 février. Partie remise !

## L'Islam vu de droite

Comment l'islam est-il devenu un thème et un moteur de l'extrême droite ? L'affaire n'était pas acquise. L'un des principaux théoriciens de l'extrême droite française, **Maurice Bardèche** (1909-1998), avait fait l'apologie d'une religion et d'une civilisation dont il louait la virilité. A la suite de l'extrême droite radicale italienne, l'essentiel des nationalistes français a emboîté le pas à Alain de Benoist pour saluer la révolution khomeyniste (1979). De façon symptomatique, c'est un spécialiste de la critique de la « subversion communiste » mondiale, Jules Monnerot (1908-1995), qui commença à transférer dans les années 1980 son discours sur les mondes arabo-musulmans. Menace extérieure, subversion intérieure : les schémas de la dénonciation anticommuniste étaient redéployés sur l'islam et les immigrés. Néanmoins, la chute du Mur devait d'abord inciter les extrémistes de droite à voir dans l'islam un allié contre « l'ordre américanisationniste » qui leur paraissait être devenu l'ennemi principal avec la première guerre du Golfe (1991). C'était l'époque où nombre de Français s'imaginaient leurs concitoyens musulmans prêts à soutenir le nouvel ennemi. Les électeurs frontistes auraient été surpris de lire la revue théorique du Front national, exaltant l'islamisme comme un mouvement « identitaire » de « résistance contre le nouvel ordre mondial ». (...)

**Première parution** : Nicolas Lebourg, « L'hostilité à l'islam a pris une place centrale au sein du parti lepéniste », *Le Monde*, 1<sup>er</sup> janvier 2011. Posted on 25

mars

2011 by nicolaslebourg in *Alterophobie, Extrême droite, Histoire, Sociologie et sciences politiques* // 1 Comment

N° 3099 — 21 JUIN 2013 — RIVAROL

## Les écrivains rebelles Maurice Bardèche

Maurice Bardèche est né le 1<sup>er</sup> octobre 1907 à Dun-sur-Auron, dans le Cher. Son père est un petit fonctionnaire. Son envi-

ronnement familial est républicain et anticlérical. Brillant élève, il entre en hypokhâgne où il côtoie Thierry Maulnier et son futur beau-frère, Robert Brasillach. Une amitié définitive découlera de cette rencontre. Admis à Normale Sup<sup>1</sup>, ses condisciples sont la philosophe Simone Weil, Claude Jamet, Jacques Soustelle et Georges Pompidou. Reçu à l'agrégation de lettres en 1932, il enseigne à la Sorbonne. Il collabore à diverses revues animées par Brasillach et Maulnier et se rend à plusieurs reprises en Espagne, de 1936 à 1939, avec Brasillach, avec qui il écrira une *Histoire de la guerre d'Espagne*. Il admire José Antonio Primo de Rivera et prend résolument parti pour la Phalange espagnole et le fascisme. Durant les années 1940, il se consacre à son œuvre littéraire et ne s'engage pas. A la Libération, il est arrêté, car beau-frère de Brasillach. Il sera rapidement relâché tandis que Brasillach sera fusillé. Dès lors, tout bascule. Il va passer le reste de sa vie à défendre la mémoire de son beau-frère et à dénoncer les mensonges officiels. Dans sa *Lettre à François Mauriac*, parue en 1947, et vendue à 80 000 exemplaires, il met en cause la « Résistance » et défend l'idée de « collaboration ». Dans *Nuremberg ou la Terre promise* (1948), il va encore plus loin. Il conteste aux Alliés le droit moral de juger les dirigeants du III<sup>e</sup> Reich et conteste les thèses exterminatrices, écrivant : « La solution du problème juif consistait uniquement en un rassemblement de Juifs dans une zone territoriale. Et

nous n'avons pas le droit d'en conclure que le national-socialisme aboutissait nécessairement à l'extermination des



Juifs : il proposait seulement de ne plus les laisser se mêler à la vie politique et économique du pays. » Inutile de relever que ce livre lui vaut des procès et des condamnations : un an de prison ferme et 50 000 francs d'amende pour « apologie de crime de guerre ». Courageux, voire téméraire, il récidive en 1950 avec *Nuremberg II ou les Faux-Monnayeurs*. Il sera incarcéré pendant trois semaines à Fresnes en juillet 1954... Il avait

auparavant participé au congrès de Malmö, en mai 1951, où le Mouvement social européen prétendait reconstituer une « Internationale fasciste », avec notamment l'Anglais Oswald Mosley, le Suédois Per Engdahl et le Français René Binet. Il va fonder la revue *Défense de l'Occident*, qui paraîtra jusqu'en 1982, et la maison d'édition « Les sept couleurs ». Il meurt, le 30 juillet 1998, à Paris.

Un récent livre, écrit par Georges Feltin-Tracol, *Bardèche et l'Europe*, décrit l'apport de Bardèche au nationalisme européen. Il se révèle un vrai éveillé de consciences auprès des nationalistes français en défendant l'idée d'une Europe « cuirassée », forte et indépendante. Il se bat contre l'Europe fédérale que nous appelons aujourd'hui de Bruxelles, faible et atlantiste. L'impossibilité de réaliser une Europe politique et les attermoissements qui mènent à une Europe strictement économique, soumise à la loi du marché, heurtent profondément Maurice Bardèche. Il désigne cette pseudo-Europe comme l'"Aneurope". Cette Aneurope, cosmopolite, favorise le remplacement des Européens par des populations immigrées, impose ses délires moraux, hyper-conformistes, contraires aux intérêts des Européens et recourt à un antifascisme hystérique, incessant et obsolète. Pour lui, l'unité européenne se révèle indispensable. Il dénonce ces « étrangers » qui jouent un rôle déterminant dans l'Etat, dans les affaires, dans la presse. « Notre peuple est chaque jour nourri de poison à haute dose. Des intérêts apparaissent qui sont les intérêts de l'étranger et non les nôtres et qui se révèlent plus puissants dans l'Etat que les intérêts nationaux. Une formidable conjuration envahit tout, dicte ses ordres et forme un Etat dans l'Etat. » Bardèche estime que toutes les nations d'Europe sont, à des degrés divers, des pays occupés. Il en appelle au réveil énergique et impérieux de l'homme européen. Il remonte aux origines de la décadence et constate notamment l'incroyable sujétion mentale de ses concitoyens. Il note que, bouleversés par les restrictions et les épreuves de la guerre, ils se sont abandonnés aux mirages délétères de la société de consommation de masse. Bardèche estime que l'Europe est « minée ». Il ajoute : « Les vers sont dedans. Tant de sang corrompu injecté dans notre sang a fait de l'Europe actuelle, comme de la Turquie autrefois, un "homme malade". »

Pour commander le livre de Feltin-Tracol, envoyer un chèque de 21 euros franco de port à l'ordre de Synthèse nationale, 116, rue de Charenton, 75012 Paris.

R. S.

## **L'insurgé malgré lui**

La réputation de Maurice Bardèche est considérable. D'habitude un écrivain politique règne sur un petit clan qu'il endoctrine (c'est un dictateur de bistrot qui tient ses assises aux terrasses du Quartier Latin et, trois fois l'an à la tribune des Sociétés suivantes) ou encore il entraîne à la controverse académique quelques centaines de spécialistes (à ce parlement des intellectuels et des professeurs Raymond Aron donne la réplique à Gobineau et Cioran interpelle le souvenir de Joseph de Maistre).

Les livres de Maurice Bardèche ne ressortissent pas à cette littérature de secte. Ils ont été répandus à des dizaines de milliers d'exemplaires, traduits en de nombreuses langues. Qu'un essayiste ait eu autant de lecteurs qu'un romancier à gros tirage ; que, de surcroît, son nom ait à l'étranger, dans presque tous les grands pays, une signification symbolique, c'est un phénomène rare et même, dans la littérature politique d'à présent, un phénomène unique. Maurice Bardèche a été cité, en Europe et en Amérique, à l'ordre du jour de la popularité. On comprend qu'il fasse envie à ses confrères.

Cette popularité, ainsi qu'il arrive à la plupart des hommes en vedette, lui a conféré une sorte de privilège fabuleux. Même les gens qui n'ont rien lu de lui savent qu'il existe et, quand on prononce son nom devant eux, ils éprouvent des sursauts passionnels. C'est un nom qui fait balle, un nom slogan devant lequel on n'a plus de réactions mais seulement des réflexes. La propagande, et les impulsions publicitaires qu'elle gouverne se sont emparées de lui. Avant d'appartenir à son œuvre, Maurice Bardèche appartient à ses adversaires.

Les communards de tribuns et de salles de rédaction en ont fait le chef de la bande noire, une espèce d'ogre qui dévore chaque matin à son petit-déjeuner le fils d'un rescapé du maquis, qui traque les enfants juifs et qui rêve de rallumer à leur intention les fours crématoires. Le public est donc bien excusable de croire qu'il est le diable, même lorsqu'il écrit des chroniques de cinéma. Maurice Bardèche est pour lui l'un de ces personnages que l'on rencontre dans les albums d'Hergé, qui conspirent dans l'ombre, qui organisent les réseaux secrets du banditisme et qui servent de repoussoir à Tintin en lui permettant d'affirmer sans cesse sa bonne conscience.

C'est une chance pour un écrivain politique de n'être plus considéré comme une personne humaine et d'échapper ainsi aux frivolités tyranniques des bavards humanitaires.

On a toutes les permissions à l'égard de Maurice Bardèche, parce qu'il est mal noté à la Ligue des indépendants paysans. Vendu à Hitler, vendu au marquis de Sade, vendu au père Noël : cela fait une belle escorte, et dont peu d'hommes ont su se montrer dignes. Je ne suis pas sûr que cette légende n'existe pas et qu'il prenne beaucoup de soin à s'en débarrasser. Ainsi Montherlant s'accommode de la réputation de butor anti-féministe que l'on a fait selon son Costals. Un écrivain a peut-être besoin que des critiques pressés fabriquent, pour la satisfaction de lecteurs distraits, un personnage qui ne ressemble à rien, et surtout pas à lui-même. Protégé par cet avatar publicitaire, il dessine à l'écart les limites de son propre canton que discerne seulement un petit groupe de perspicaces. Il joue gagnant de la sorte sur tous les tableaux : pour la masse, il est célèbre et, suprême récompense, il est connu de quelques-uns.

La vocation littéraire de Maurice Bardèche est née à Louis-le-Grand au contact de Robert Brasillach. Non qu'elle se soit tout de suite révélée, ni même qu'elle ait été immédiatement pressentie. À première vue, rien ne destinait Maurice Bardèche à devenir un écrivain. Ses goûts personnels l'entraînaient à d'autres travaux. Le monde de la littérature, avec ses guérillas, ses conventions, ses artifices, l'exaspérait. Il préférait celui de la politique dans lequel les violences sont moins feutrées, les bagarres plus franches, les réactions plus viriles. Peu de gens savent cela, parce que Maurice Bardèche ne s'expose pas sur la place publique ; mais sa correspondance avec Robert Brasillach qui fixe les heures inoubliables de son adolescence puis de sa jeunesse, marque chez lui comme une volonté de n'être point pourri par la littérature.

Dans cette correspondance, on apprend que Maurice Bardèche ne se passionnait que pour deux écrivains, Balzac et Stendhal. On ne s'étonnera donc point qu'il ait choisi comme thèse de doctorat l'art du roman chez Balzac, ce qu'il y a de tâtonnements, de recherches bizarres, de minces et obscurs travaux dans l'effort créateur d'un univers personnel. Mais entêté par les méthodes de la critique universitaire (par tout ce que cette critique exige d'études méticuleuses, par sa défiance à l'endroit de l'impression et de la facilité, par cette rigueur qui la pousse à s'en tenir aux faits, aux documents), Maurice Bardèche peina dix ans sur son Balzac. Il s'agissait pour lui d'assurer sa carrière de professeur, et sans doute, s'il se fût agi d'autre chose, rien ne nous

avertit que Maurice Bardèche eût conduit le projet à son terme, car il aime lieux dominer le monde et ses idéologies que de gouverner les mots, et il y a trop d'amitié pour la flânerie, la bohème, les jeux imprévus et extravagants qu'ils permettent pour ne pas s'accorder beaucoup de loisir. C'est du reste l'un des traits curieux de son tempérament que cette liberté d'allure, cette nonchalance singulière puissent s'accorder avec l'ampleur, l'entrain laborieux des entreprises universitaires.

Aujourd'hui, Maurice Bardèche parle au nom des vaincus, de ceux à qui l'on a tout enlevé, les biens comme l'honneur, et qui forment, au cœur même du pays qui les a rejetés, un groupe d'exilés irréductibles. Il est à la fois leur avocat et leur procureur. Il est leur défenseur et leur justicier. Les portes se ferment devant lui. Les regards se dérober. Il est seul, avec ses fureurs et ses rancunes.

Je vais sans doute surprendre beaucoup de monde, mais Maurice Bardèche est, par nature, par son tempérament autant que par sa formation, un modéré. On est persuadé qu'il est un hystérique, alors que c'est l'un des être les plus prudents que je connaisse, l'un de ceux qui étaient le moins apte à se comporter en militant. Je le verrais assez bien, si c'était possible à l'heure présente et s'il n'était pas asservi à quelques souvenirs d'une cruauté inoubliable, siégeant sur les bancs d'un groupe parlementaire socialiste. Il n'y a que les imbéciles qui s'occupent des hommes comme les comptables s'occupent des chiffres. Dans la vie, deux plus deux, cela ne fait pas toujours quatre. Rien n'est figé ; tout est diffus, et spécialement les personnages hors série. On s'apercevra plus tard, lorsque l'on parlera de lui avec l'objectivité de l'historien littéraire, de tout ce qu'il y avait de gentil et de libéral chez un fasciste comme Robert Brasillach. De ces deux hommes, le plus passionné ce n'était pas Maurice Bardèche. Quand Brasillach revint de captivité en 1941, et qu'il décida de reprendre son poste de rédacteur en chef à *Je Suis Partout*, Maurice Bardèche le supplia de n'en rien faire. Il croyait pourtant à ce moment-là, comme de nombreux français, à la victoire de l'Allemagne. Mais il pensait que cela ne servirait à rien de le dire, et de tenter quelque chose à partir de cette croyance parce que, dans les époques de troubles, les hommes sont impuissants à construire des barrages.

Maurice Bardèche n'a pas été un chef ou un militant de la collaboration franco-allemande. Il aida des résistants. Il sauva des juifs du four crématoire ou du camp de concentration, et il aurait pu en 1944 être cité à l'ordre du jour d'Israël. Rien de changea, durant quatre ans, de sa vie d'avant guerre : il était professeur en 1936, il le resta durant l'occupation ; il partageait toujours en 1944, avec son beau frère et sa famille, un modeste appartement de la rive gauche. Lorsque Robert Brasillach et ses amis de *Je suis partout* lui demandaient vers 1942 d'écrire des articles politiques, il leur répondait : « Quand vous serez en tôle, il faudra que l'on trouve quelqu'un pour vous défendre. Je e réserve pour ce rôle-là ». Toute sa gaîté, son ironie anti-bourgeoise est dans ce mot. Il eut l'occasion de tenir sa promesse. Détaché de la collaboration, n'ayant jamais participé à ses luttes, à ses folies et à ses espérances (on ne peut pas le condamner à l'indignité nationale) il allait en 1945 s'identifier à elle, lui donner des apports littéraires et rétrospectifs.

Robert Brasillach ne fut pas un fasciste cynique, mais un poète plein d'illusions. Sa politique a été celle qui pouvait concevoir un scout prolongé, amoureux de la stature intemporelle de la jeunesse : un camp, avec tentes, des feux de bois, des garçons au torse nu et les sentiers de la promenade, Il n'est pas parti pour l'Allemagne en 1944, parce qu'il ne voulait pas fuir devant les responsabilités et abandonner les jeunes gens qui peut-être, à cause de lui, s'étaient engagés dans des partis aventureux. Son procès, il l'a préparé comme un examen : il l'a accepté comme une épreuve.

Bien que le signe mystérieux de la mort court à travers son œuvre, il ne pensait pas qu'on le priverait de la vie et que les semaines après la libération compteraient parmi les époques les plus basses de notre histoire.

Quel affreux réveil dut être le sien : sa mère, son beau-frère enfermés dans les cachots parce qu'ils étaient de sa famille ; son appartement pillé, puis confisqué ; sa sœur réfugiée dans un taudis avec ses deux petits enfants ; le procès ou tout était réglé à l'avance, où chaque mot était une grimace, chaque geste une parodie ; la longue attente et l'aube du 6 février se levant tragiquement sur le souvenir d'anciennes et chères victimes. La mort de Robert Brasillach est un événement important. Je me demande dans quelle mesure elle n'a pas accéléré le retrait de Thierry Maulnier de la vie politique, ce retournement qui se manifesta avec tant de brusquerie chez cet homme jadis si hautain et aujourd'hui si las, si résigné, doutant de tout, quémendant pour les vaincus le droit d'avoir tort. Je suis persuadé qu'elle mit en branle les forces terribles au plus secret de la pensée et de la sensibilité de Maurice Bardèche, des puissances qui ne s'apaiseront jamais. Il y a des choses qu'on hésite à avouer, par pudeur, mais qu'il ne faut point dissimuler parce qu'elles éclairent des attitudes et des violences déraisonnables. Maurice

Bardèche était en prison lors de l'exécution de Robert Brasillach. Quelques jours plus tard sa femme lui rendit visite avec son petit garçon. Maurice Bardèche ne dit rien, n'eut pas un regard, ni pour sa femme, ni pour son fils. Il se promenait la tête basse, le visage fermé, inquiet, dévoré par une sorte de lueur hagarde. Alors le petit garçon, qui avait le sentiment d'être un orphelin, éclatât en sanglot. Et Suzanne Bardèche dit à son mari : « Maurice, je suis là avec Jaques ». C'était une scène d'un tragique insoutenable.

Depuis ce moment, les jours n'ont plus la même couleur pour Maurice Bardèche. Quelque chose est à jamais anéanti : un charme, un envoûtement dont Robert Brasillach était le seul à connaître le secret, une lumière heureuse qui était celle du printemps à Paris à l'époque de Louis-le-Grand et du cinéma muet. Maurice Bardèche a été dépossédé de ce qu'il avait de plus précieux. C'est le tourment de cette dépossession qui l'obséda jusqu'à l'angoisse. Dès lors, tout était transformé. Il devint un autre homme

Pol Vandromme : " L'insurgé malgré lui " (*La droite buissonnière*, Les Sept Couleurs, 1960, Dualpha 2003)

## **"Bardèche et l'Europe", le nouveau livre de Georges Feltin-Tracol**

Le dernier livre du camarade Georges Feltin-Tracol nous explique la vision qu'avait Maurice Bardèche de l'Europe.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, deux grandes puissances règnent en maître : le bloc soviétique et le bloc américain. Contre le communisme et contre le capitalisme représenté par les États-Unis, Maurice Bardèche envisageait une troisième voie : une Europe forte totalement indépendante et reposant sur des nations souveraines. Bardèche – tout en étant un fervent européen – croit au rôle essentiel des Nations : « La position dont le nationalisme doit s'emparer, comme une armée au combat, est celle du jacobinisme. »

Cette vision de la France va à l'encontre de celle que promeuvent d'autres farouches Européens comme Jean Mabire. En effet, le militant normand plaide plutôt pour une Europe ethno-régionaliste.

Une fois l'État-nation renforcé, Maurice Bardèche estime que la construction de l'Europe doit prioritairement et principalement reposer sur une puissance militaire. L'économie est certes importante mais il estime que cela est secondaire. L'économie doit bien évidemment aider à la création d'une Europe puissante. Mais en aucun cas elle doit en être le moteur. D'ailleurs il n'aura de cesse de dénoncer cette Europe économique que nos ennemis veulent créer. Son anticommunisme ne lui fait pas oublier que « le libéralisme sauvage nous expose non seulement à une invasion, mais à une dépossession. Il entraîne à la fois notre assujettissement économique et la paupérisation de tous ceux qui travaillent dans les branches détruites ou fragilisées de chaque production nationale ». Ou encore : « Le libéralisme économique, c'est-à-dire l'acceptation des lois de la concurrence sur le marché mondial, est à l'origine de la plupart des maux de la civilisation moderne. ». Écrits prophétiques.

À l'heure où l'Europe de Bruxelles mène à la ruine les nations et les peuples, peut-il y avoir un avenir pour une Europe vraiment européenne ? Le beau-frère de Robert Brasillach nous répond par l'affirmatif : « L'heure de l'Europe reviendra. Elle reviendra quand viendra l'heure du courage et celle de la volonté. » Des propos qui nous rappelle la philosophie de Dominique Venner, cet autre Grand Européen récemment disparu.

Un livre incontournable pour tous ceux qui veulent connaître le modèle européen que nous proposait Maurice Bardèche. L'Europe de Bardèche, un modèle en devenir ?

Georges Feltin-Tracol, *Bardèche et l'Europe. Son combat pour une Europe « nationale, libérée et indépendante »*, Les bouquins de *Synthèse nationale*, 112 p., 18 € (+ 3 € de port), à commander à *Synthèse nationale*, 116, rue de Charenton, 75012 Paris, chèque à l'ordre de *Synthèse nationale*.

Par Yanndarc, 10 juin 2013

<http://synthesenationale.hautetfort.com/archive/2013/06/10/bardeche-et-l-europe-vu-par-yanndarc.html>

## Maurice Bardèche, écrivain fasciste

Que le Président Barack Obama visite le camp de Buchenwald et, en son discours, il insiste sur le combat contre le négationnisme. Que le Président Mahmoud Ahmadinejad veuille provoquer l'occident et il fusionne tout ensemble négationnisme, antisionisme et antisémitisme. Le négationnisme a ainsi pris une ampleur considérable dont n'eût sans doute jamais rêvé son premier apôtre français, père du néo-fascisme, le Français Maurice Bardèche (1907-1998). Affublé couramment des sobriquets d'« héritier spirituel » de Brasillach et de « plus fasciste des Français », Maurice Bardèche se définit lui-même en 1961 en ces mots : « Je suis un écrivain fasciste ». Il devait, par sa capacité à réécrire le fascisme, avoir une prospérité que peu d'hommes de l'extrême droite française peuvent lui envier.

### Un littéraire en politique

Interne au lycée Louis-le-Grand à Paris (1925-1928), il y rencontre Robert Brasillach. Ce dernier devient un frère d'adoption pour Bardèche qui épouse sa sœur, Suzanne Brasillach. Etudiant à l'École Normale Supérieure (1928-1932), agrégé de lettres, son intérêt s'oriente vers la littérature et l'histoire de l'art. Il écrit à leur propos dans *L'Étudiant français*, *La Revue universelle* et *La Revue française*. Il soutient une thèse consacrée à *Balzac romancier, la formation de l'art du roman chez Balzac jusqu'à la publication du « Père Goriot » (1820-1835)*, et reçoit la chaire de littérature du XIX<sup>e</sup> siècle en Sorbonne (1940), puis enseigne à l'Université de Lille (1942-1944). Spécialiste réputé de Stendhal et Balzac, il réédite après-guerre leurs textes, ainsi que ceux de Bloy et Brasillach, accompagnés de ses commentaires. Il est ainsi à l'origine de la Société des Etudes Balzaciennes. A la demande de Brasillach, avec lequel il co-écrit divers ouvrages, il fournit des chroniques culturelles à la presse pro-Collaboration. Ensemble, et avec l'appoint de Pierre Drieu La Rochelle et Lucien Rebatet, ils lancent *La Chronique de Paris* (1943). A la Libération, son internement (septembre 1944 – avril 1945 ; aucune charge ne pèse sur lui, il s'agit de contraindre Brasillach à se rendre), l'exécution de son beau-frère, puis sa radiation de l'enseignement supérieur (1946) le mènent à s'engager politiquement. Issu d'une famille républicaine et anticléricale, il devient l'un des principaux penseurs du néo-fascisme en Europe.

Son premier ouvrage politique, *Lettre à François Mauriac*, constitue également la première charge virulente contre « les crimes de la Résistance » qui ait été éditée. Ce livre rencontre un réel succès de librairie (1947). Il publie à sa suite le premier texte de l'histoire du négationnisme, *Nuremberg ou la Terre promise* (1948). Ceci lui vaut une condamnation à la prison ferme pour apologie du crime, rapidement amnistiée, et un prestige incommensurable à l'extrême droite. Il crée alors sa propre maison d'éditions, *Les Sept couleurs* (1948-1978), dont le nom est repris du titre d'un livre de Brasillach. Certains de ses ouvrages sont traduits en Allemand, en Anglais, en Espagnol et en Italien, tandis que lui même écrit dans la presse des nationaux-neutralistes allemands, dont il contribue au financement. Il réédite les œuvres complètes de Brasillach, en les expurgant de certains textes violemment antisémites.

### Un néo-fascisme européen

Il co-fonde le premier groupuscule d'extrême droite français dont les idées-forces sont la constitution de la troisième force européenne, indépendante des blocs soviétique et américain, l'antisionisme, la revendication d'un Etat autoritaire et populaire (1948). Symptomatiquement, il participe la même année à la création de l'Association des amis de Robert Brasillach (active en France, Belgique et Suisse). En 1950, il est le principal représentant de la France à la réunion européenne néo-fasciste organisée à Rome par le *Movimento Sociale Italiano*. Il s'implique dans la création et la direction du Mouvement Social Européen qui en découle et qui constitue la première internationale néo-fasciste. L'année suivante il publie *L'Œuf de Christophe Colomb*, en vue de diffusion des thèses géopolitiques que doit proposer le MSE.

Il y expose longuement que les Etats Unis ont « tué le mauvais cochon » durant la Seconde Guerre mondiale, l'antifascisme ne s'étant avéré qu'un artifice de la domination bolchevique. Seuls les nationalistes ayant toujours combattu le communisme, ils seraient les seuls aptes à

construire l'Europe anticomuniste. Cet anticomunisme ne saurait cependant avoir pour corollaire une accointance avec les Etats Unis, l'Europe nationaliste se devant d'être indépendante des blocs : « Si la pensée de certains est de faire une Europe antifasciste et apatride, qui serait pour ainsi dire télécommandée de New-York ou Tel-Aviv, cette Europe colonisée ne nous intéresse pas du tout, et nous croyons d'autre part qu'une telle conception ne ferait que préparer l'infiltration communiste et la guerre ».[1]

Chargé par le MSE de fédérer les groupes néo-fascistes français, il fonde un Comité National Français, dont il se voit rapidement évincé, puis un Comité de Coordination des Forces Nationales (1952) ; malgré le fait qu'il n'apparaisse pas officiellement dans la seconde structure, il échoue également à la contrôler. Constatant son échec en tant que cadre politique, il se replie sur le combat intellectuel. A cet effet, grâce aux fonds accordés par le MSI, il crée la revue *Défense de l'Occident* (première série : 1952-1959 ; deuxième série : 1960-1982), qui se veut *Les Temps modernes* du nationalisme – son titre est repris d'un ouvrage d'Henri Massis, par ailleurs rédacteur-en-chef de *La Revue universelle* et co-auteur avec Brasillach d'un ouvrage sur la Guerre d'Espagne (1936). Ouverte à toutes les tendances nationalistes, avec une place importante accordée aux néo-droitiers et aux néo-nazis, la revue jouit de nombreux correspondants en Europe, et fait éclore un grand nombre de thèmes propagandistes. Dès 1955, elle diffuse un antisémitisme radical assimilant sionisme et nazisme – un thème récupéré de la propagande soviétique d'alors. Bardèche édite toutes les grandes figures du négationnisme français des années cinquante à quatre-vingt : François Duprat, Robert Faurisson et Paul Rassinier. La violence de son antisémitisme ne l'empêche pas de considérer que le fascisme ne peut ni se réduire à cet élément ni déchaîner toute sa violence contre les juifs :

*« Le fascisme, en tant que système politique, n'est pas plus responsable de la politique d'extermination des juifs que la physique nucléaire, en tant que théorie scientifique, n'est responsable de la destruction d'Hiroshima. Nous n'avons donc pas à en charger notre conscience. Et nous devons même combattre la propagande essentiellement politique qui assimile le fascisme et l'antisémitisme systématique. Ce qui s'est passé durant ces années témoigne surtout du caractère atroce des guerres modernes, puisque les crimes des démocraties, bien qu'ils aient eu un caractère différent, n'ont pas été moins graves que ceux qu'elles ont dénoncés (...) Gardons cette pensée présente à l'esprit. Il peut exister des fascismes modérés. »*[2].

Au début des années 1950, il prône géopolitiquement la constitution d'une alliance entre nationalistes européens et arabes. Ceci ne l'empêche pas de considérer que la décolonisation est illégitime, œuvre du complot juif contre la France. Il conspu l'immigration en la décrivant telle « un véritable génocide moderne » de la race blanche. Négationnisme, antisémitisme conspirationniste et antisémitisme, assortis d'un pseudo philo-arabisme anti-immigration : Bardèche contribue à inventer les nouvelles formes de diffusion des racismes.

### **Doxa et praxis**

Bardèche travaille également à la re-définition du fascisme. Toutefois, « il « rêve » son fascisme mais, curieusement, ne semble pas du tout concerné par sa mise en application » (Ghislaine Desbuissons). Sa conception influence amplement le néo-fascisme européen. Il effectue une typologie différenciant les « fascismes authentiques », révolutionnaires et socialisants, les « pseudo-fascismes », réactionnaires, et les « fascismes inattendus », en provenance du Tiers-Monde (1961). L'idée fasciste serait selon lui une vision du monde défiant temps et espace, commune à Sparte et à l'Egypte de Nasser. A son sens, la forme la plus pure du phénomène réside dans l'esprit de la *Repubblica Sociale Italiana*, établie par Mussolini (1943).

Il rejette toute perspective chauviniste au bénéfice d'un européisme nationaliste, de même qu'il condamne le *Führerprinzip* et tout culte du chef au profit d'une direction collégiale élitiste. Son goût du vitalisme romantique le mène également, par-delà son exécution doctrinale pour les gauchismes, à louer l'anti-matérialisme et la jeunesse des « enrégés » (1968). Ce travail le mène à jumeler l'abonnement de *Défense de l'Occident* avec celui de la *Revue d'Histoire du fascisme* de François Duprat (1940-1978), alors numéro deux du Front National et ancien rédacteur en chef de fait de *Défense de l'Occident*. Bardèche participe à la

presse de Duprat et signe les préfaces de ses essais. Les locaux de sa revue servent aussi aux Groupes Nationalistes Révolutionnaires de base, animés par Duprat à la lisière du FN.

Sur le plan partisan, Bardèche est en relation avec à peu près tout ce que l'extrême droite compte de chapelles. Son prestige personnel le place dans une position de figure tutélaire, d'icône légitimante et non militante. Il est le président d'honneur de la section française de l'Association d'entraide mutuelle des anciens membres des *Waffen-SS* (1951 ; reconnue d'utilité publique en Allemagne en 1959). Pour dépasser l'échec du CCFN, il participe au lancement du Rassemblement National de Jean-Louis Tixier-Vignancour (1954), fédération d'une vingtaine de groupes nationalistes bientôt balayée par la « vague Poujade ». Il contribue à la création des Amis de la *Libre Parole* (1963 ; titre du journal de l'agitateur antisémite Edouard Drumont, repris dans l'entre-deux-guerres par Jacques Ploncard d'Assac puis Henry Coston). Il apporte sa caution à Europe-Action (1963), au Mouvement Nationaliste du Progrès (1966) et écrit dans la presse de Pour une Jeune Europe (1969). Il est en lien avec Ordre Nouveau dont il soutient la fondation (1970). Il encourage également la démarche métapolitique du Groupement de Recherches et d'Études pour la Civilisation Européenne (GRECE ; 1968) de son ancien collaborateur Alain de Benoist. Il participe au Forum de la nouvelle droite (1975) initié par le Parti des Forces Nouvelles puis aux Journées littéraires du FN.

En 1982, il cesse ses activités politiques afin de se recentrer sur ses études littéraires. Il conserve néanmoins les postes de président d'honneur de l'Association des Amis du Socialisme français et de la Commune, et de l'Association des Amis de François Duprat, toutes deux proches du Parti Nationaliste Français (créé en 1983 par d'anciens *Waffen SS* scissionnistes du FN ; le sigle se réfère au Parti National Fasciste de Mussolini). Son intervention la plus médiatique est sans doute sa participation, peu avant le procès Barbie, à l'émission de Bernard Pivot *Apostrophes*, où il exprime son négationnisme (1987). Si celui-ci a alors émergé sur la scène médiatique on ne saurait dire pour autant que son inventeur en fut lui-même convaincu. Bardèche écrit ces lignes dans la revue de Duprat :

« *Speer, pas plus que les autres Allemands, ne savait ce qui se passait dans les camps de concentration. Il employait des détenus dans ses usines pourtant. Mais il ne savait d'eux que leur désir de rester en usine et de ne pas retourner au camp. Cela ne lui parut jamais suspect. Et on ne voit pas pourquoi il aurait fallu qu'il s'en préoccupât. C'était le cas de presque tous les Allemands et cela prouve que les polices font ce qu'elles veulent dans tous les Etats du monde quand elles ont décidé de le cacher.* » [3].

De manière incroyable, le fondateur du négationnisme publie un texte reconnaissant l'existence du judéocide et la volonté d'occultation de ses preuves, dans la revue du plus grand diffuseur du négationnisme...

A son décès, Maurice Bardèche bénéficie d'hommages funèbres dans la totalité de la presse d'extrême droite ; Jean-Marie Le Pen, rendant hommage à « l'historien d'avant-garde », adresse un message pour la cérémonie religieuse en l'église intégriste Saint-Nicolas-du-Chardonnet (Paris). Jusqu'à la fin de ses jours, Bardèche a affirmé sa foi en l'avènement d'une Europe néo-fasciste et en la découverte finale par les masses de « l'inexistence » du judéocide – une « inexistence » dont il ne semble donc pas foncièrement persuadé, loin s'en faut. Il est enterré au cimetière de Charonne, rejoignant une ultime fois Robert Brasillach.

Nicolas Lebourg, *Posted le 9 juin 2009 par nicolaslebourg in Camps, Europe, Extrême droite, Extrême droite radicale, Histoire, Théorie du complot // 2 Comments*

[1] Maurice Bardèche, *L'Œuf de Christophe Colomb*, les Sept couleurs, Paris, 1951, pp. 1-137.

[2] Maurice Bardèche, *Qu'est ce que le fascisme ?*, Pythéas, Sassetot-le-Mauconduit, 1995 (1961), pp.53-55.

[3] Maurice Bardèche, « Le National-Socialisme en temps de guerre », *Revue d'Histoire du fascisme*, mars-mai 1973, p.226

# Bardèche, un flambeau nationaliste

SI L'ON doit juger de la qualité d'un écrivain, d'un penseur, d'un philosophe à sa capacité à analyser le présent, à débusquer les mensonges et à décrypter l'avenir, assurément Maurice Bardèche, qui nous a quittés il y a tout juste dix ans, le 30 juillet 1998, dans sa quarante-neuvième année, est grand. Très grand. Marcel Signac, dans le remarquable article qu'il lui a consacré dans RIVAROL au moment de sa disparition (n° du 4/9/98), a pu écrire qu'il était « notre Sartre ». Rien n'est plus juste en effet. Mais un Sartre qui, lui, a été lucide, n'a pas cédé aux modes et a donc vécu dans la gêne (voir son récit **Suzanne et le taudis**, où il sourit de son impécuniosité) et une quasi-obscrité.

## CINQUANTE ANS DE COMBATS POLITIQUES

De fait, lorsque l'on relit la plume à la main tous ses essais politiques, on est frappé non seulement par la rigueur de sa pensée, la fermeté de sa doctrine, la clarté de son style mais aussi par son implacable lucidité. A n'en pas douter, Bardèche fut un visionnaire. Et c'est d'autant plus extraordinaire que rien ne destinait ce brillant nor-



malien, agrégé de lettres, titulaire d'une chaire à la Sorbonne puis à l'université de Lille pendant l'Occupation, spécialiste de Balzac auquel il consacra sa thèse puis de nombreux autres travaux, à s'engager totalement dans le combat politique et journalistique. On le sait, c'est l'odieux assassinat de son beau-frère Robert Brasillach victime le 6 février 1945 de l'épuration gaulliste qui le conduisit à devenir un militant politique. Par l'action mais surtout par la plume. Si le Mouvement social européen qu'il a fondé à Malmö en 1951 n'a pas eu de lendemains car les circonstances politiques ne permettaient pas la création de mouvements d'opposition radicaux reposant sur des principes différents de ceux qui avaient été instaurés en 1945 par les vainqueurs et qui ont servi de fondement à la rééducation démocratique entreprise en Europe, en revanche Bardèche, ayant quitté l'université pour s'assurer une totale indépendance et pouvoir écrire librement, ce qui n'était déjà pas simple au lendemain de la guerre, fonda une petite maison d'édition, les Sept Couleurs (1948-1978), puis un mensuel, *Défense de l'Occident* (1951-1982) qu'il dirigea trente ans durant.

Il se fit connaître en 1947 par un livre qui eut aussitôt un très grand succès : la **Lettre à François Mauriac** qui, pour la première fois depuis la Libération, attaqua avec une extrême virulence la législation de l'épuration au nom du devoir, de la discipline et de l'unité nationale en temps de guerre. Dans le tome I de son *Dictionnaire de la politique française* (1967), Henry Coston écrit : « 80 000 exemplaires de l'ouvrage furent vendus en quelques semaines et ce livre fut le point de départ de la littérature d'opposition à la Résistance. »

## UN MONDE DÉMOCRATIQUE A PERPÉTUITÉ

L'année suivante, en 1948, Bardèche applique les mêmes principes au tribunal militaire international de Nuremberg. Ce livre, **Nuremberg ou la terre promise**, qu'on peut à bon droit considérer comme l'ancêtre des ouvrages révisionnistes, n'a rien perdu de sa pertinence ni de son actualité soixante ans après. Alors qu'une législation d'exception, la loi Gayssot, qui a aujourd'hui son équivalent dans presque tous les autres pays d'Europe et d'Occident, se réclame explicitement du jugement de Nuremberg pour traquer tous ceux qui refusent de faire leur la version officielle et obligatoire de la Seconde Guerre mondiale et que l'on ne compte plus les historiens révisionnistes aujourd'hui embastillés ou en clandestinité, on ne peut qu'être émerveillé de voir à quel point, dès 1948, Bardèche avait tout compris, analysant parfaitement les conséquences politiques et morales de Nuremberg : « La condamnation du parti national-socialiste va beaucoup plus loin qu'elle n'en a l'air.

Elle atteint, en réalité, toutes les formes solides, toutes les formes géologiques de la vie politique. Toute nation, tout parti qui se souviennent du sol, de la tradition, du métier sont suspects. Quiconque se réclame du droit du premier occupant et atteste des choses aussi évidentes que la propriété de la cité offense une morale universelle qui nie le droit des peuples à rédiger leurs lois. Ce n'est pas les Allemands seulement, c'est nous tous qui sommes déposés. Nul n'a plus le

droit de s'asseoir dans son champ et de dire : « Cette terre est à moi ». Nul n'a plus le droit de se lever dans la cité et de dire : « Nous sommes les anciens, nous avons bâti les maisons de cette ville, que celui qui ne veut pas obéir aux lois sorte de chez moi ». Il est écrit maintenant qu'un concile d'êtres impalpables a le pouvoir de connaître ce qui se passe dans nos maisons et dans nos villes. Crimes contre l'humanité : cette loi est bonne, celle-ci n'est pas bonne. La civilisation a un droit de veto. »

Bardèche va jusqu'à prévoir, toujours dans *Nuremberg ou la Terre promise*, la perte de nos défenses immunitaires, la suppression des frontières, la caducité de la distinction entre le national et l'étranger, l'explosion de la cellule familiale et prédit même, plus d'un demi-siècle avant l'euro, la mise en circulation d'une monnaie unique sur le continent européen : « Nous vivions jusqu'ici dans un univers solide dont les générations avaient déposé l'une après l'autre les stratifications. Tout était clair : le père était le père, la loi était la loi, l'étranger était l'étranger. On avait le droit de dire que la loi était dure, mais elle était la loi. Aujourd'hui ces bases certaines de la vie politique sont frappées d'anathème. Car ces vérités constituent le programme d'un parti raciste condamné au tribunal de l'humanité. En échange, l'étranger nous recommande un univers selon ses rêves. Il n'y a plus de frontières, il n'y a plus de cités. D'un bout à l'autre du continent, les lois sont les mêmes, et aussi les passeports, et aussi les monnaies. »

Et lorsque l'on a en tête la diabolisation dont a été victime pendant vingt-cinq ans le Front national et qui a culminé entre les deux tours de la présidentielle de 2002, et que l'on a vu également à l'œuvre en Autriche contre Haider en 2000, on en comprend les ressorts, la logique et les mécanismes terrifiants en (re)lisant *Nuremberg ou la Terre promise* :

« Le monde est désormais démocratique à perpétuité. Il est démocratique par décision de justice. Désormais un précédent judiciaire pèse sur toute espèce de renaissance nationale. (...) La décision de Nuremberg consiste à faire une sélection préalable entre les partis. Les uns sont légitimes et les autres suspects. Les uns sont dans la ligne de l'esprit démocratique et ils ont le droit en conséquence de prendre le pouvoir et d'avoir un plan concerté, car on est sûr que ce plan concerté ne menacera jamais la démocratie et la paix. Les autres, au contraire, n'ont pas le droit au pouvoir et par conséquent il est inutile qu'ils existent : il est entendu qu'ils contiennent en germe toutes sortes de crimes contre la paix et l'humanité. (...) »

## LE DÉTESTABLE PRINCIPE D'INGÉRENCE

Avant même que Kouchner n'évoque ad nauseam le droit d'ingérence pour violer l'indépendance et la souveraineté des Etats, comme ce fut le cas en Irak et en Serbie, Bardèche voit à l'œuvre dans le jugement de Nuremberg un redoutable principe d'ingérence : « Il y a dans ce simple énoncé (de sélection préalable



Maurice Bardèche (à droite) avec le Flamand Karen Dillen (1925-2007), initiateur et ancien président du Vlaams Blok, ami de Robert Poulet... et fervent rivarolien.

entre les partis démocratiques et ceux qui sont suspects de ne pas l'être) un principe d'ingérence. Or, cette ingérence a ceci de particulier qu'elle ne traduit pas, ou du moins ne semble pas traduire une volonté identifiable. Ce n'est pas telle grande puissance en particulier ou tel groupe de grandes puissances qui s'oppose à la reconstitution des mouvements nationalistes, c'est une entité beaucoup plus vague, c'est une entéléchie sans pouvoirs ni bureaux, c'est la conscience de l'Humanité. « Nous ne voulons pas revoir cela » dit la conscience de l'Humanité. Cela, personne ne sait exactement ce que c'est. Mais cette voix de l'humanité est bien commode. Cette puissance anonyme n'est qu'un principe d'impuissance. Elle n'impose rien, elle ne prétend rien imposer. Qu'un mouvement analogue au national-socialisme se reconstitue demain (...), la conscience universelle approuvera tout gouvernement qui prononcerait l'interdiction d'un tel parti, ou, pour sa commodité, de tout parti qu'il accuserait de ressembler au national-socialisme. Toute résurrection nationale, toute politique de l'énergie ou simplement de la propreté, est ainsi frappée de suspicion... Qui a fait cela ? Qui a voulu cela ? C'est Personne comme crie le Cyclope. Le super-Etat n'existe pas, mais les vetos du super-Etat existent : ils sont dans le verdict de Nuremberg. Le super-Etat fait le mal qu'il peut faire avant d'être capable de rendre des services. Le mal qu'il peut faire c'est de nous désarmer contre tout, contre ses ennemis aussi bien que contre les nôtres. »

## UN RÉGIME DE DÉSARMEMENT MORAL

C'est que, pour Bardèche, la démocratie est par essence un régime de désarmement moral qui favorise les invasions externes et les subversions internes et qui est inséparable du règne de la médiocrité et de toutes les bassesses. C'est ainsi que, dans un autre de ses essais, **Qu'est-ce que le fascisme ?** (1962), il dénonce magistralement la fausse conception de la liberté des régimes démocratiques et les conséquences désastreuses qu'elle induit : « La liberté anarchique des démocraties n'a pas seulement permis le détournement de la volonté populaire et son exploitation au profit d'intérêts privés (...). Elle nous fait une vie ouverte de toutes parts à toutes les inondations, à tous les miasmes, à tous les vents fétides, sans digue contre la décadence, l'exportation et surtout la médiocrité. Elle nous fait vivre dans une steppe que tout peut envahir (...) Les monstres font leur nid dans cette steppe, les rats, les crapauds, les serpents la transforment en cloaque. Ce pullulement a le droit de croître, comme toutes autres orties et chiendents. La liberté, c'est l'importation de n'importe quoi... L'apparition d'une race adultère dans une nation est le véritable génocide moderne et les démocraties le favorisent systématiquement. »

On le voit, bien avant même le développement d'une immigration planétaire, Bardèche avait décrit, dès 1962, ce phénomène de submersion migratoire qui trouve son principe dans l'amoralisme, la mollesse, l'égalitarisme et la licence des régimes démocratiques. Lesquels favorisent le règne des bas instincts, assurent le

triomphe de l'hédonisme, de l'individualisme, du subjectivisme, de l'égoïsme au détriment du bien commun.

Ce qu'en dit Bardèche est lumineux et revêt une force incroyable surtout en ce quarantième anniversaire de Mai-68 qui accélère le processus de décadence et de subversion, promut toutes les déviances, déboucha sur un océan de scepticisme et de nihilisme : « La médiocrité monte comme un empoisonnement insidieux dans ces peuples qu'on gave d'instruction sans jamais leur donner un but et un idéal. Elle est la lèpre des âmes de notre temps. Personne ne croit à rien, tout le monde a peur d'être dupe. » La démocratie ne se maintient en effet que par d'incessantes manipulations, le règne du mensonge et des apparences et ne prospère que sur le vice, la paresse, l'envie : « L'Etat démocratique ne distribue de tâche à personne, il ne donne qu'une voix creuse, une liberté sans contenu, sans visage, qu'on dilapide en jouissances miteuses. Chacun est enfermé dans son égoïsme. Et chacun voit avec dégoût chez son voisin sa propre image et l'image de son triste bonheur. Et ils regardent avec haine ces miroirs de leurs misères. »

Il n'y a rien à changer à ce diagnostic cinquante ans plus tard. Notre monde est profondément laid et repoussant : médiocrité des modes alimentaires et vestimentaires, pauvreté du langage, vulgarité des comportements, désinvolture vis-à-vis de la vérité, ruine du savoir et de la vertu, absence de vie intérieure. Le mal arrivé par Bardèche n'a fait qu'empirer en un demi-siècle. C'est qu'au fond « la démocratie ne connaît que les diplômés. (Et encore ceux-ci sont-ils aujourd'hui bien dévalués !) La démocratie distribue des prix d'excellence, elle met ses bons élèves au Panthéon : mais, en cent ans, elle n'a pas produit un seul héros ». Qui en effet donnerait sa vie pour les Grands Ancêtres ou la Déclaration des droits de l'Homme ? Qui se sacrifierait pour le triomphe de la démocrate ?

## DISCIPLINE ET ENERGIE NATIONALES

Que faut-il alors proposer aux hommes de notre temps pour qu'ils tournent le dos aux chimères démocratiques et qu'ils s'arrachent à la pesanteur du système matérialiste, hédoniste et individualiste qui nous étouffe et nous pollue ? Bardèche voit dans le nationalisme, et plus précisément dans le fascisme, mais un fascisme adapté à notre temps et revisité, réactualisé, débarrassé des erreurs et des fautes qu'il a pu commettre naguère, le moyen de redonner un idéal à des hommes dont les convictions sont évanescentes, les principes faussés, les idéaux absents :

« Le destin des hommes peut encore être une raison de vivre. Si nos vies sont condamnées à la nuit, la joie de construire, la joie de se dévouer, la joie d'aimer, et aussi le sentiment d'avoir fait loyalement notre métier d'homme, sont encore l'ancre à laquelle nous pouvons nous attacher. Ces avenues qu'on se trace pour soi, c'est elles qui ont sauvé les hommes de notre temps qui ne se résignaient pas à la médiocrité et au dégoût... Le fascisme véritable consiste précisément à associer toute la nation à cette œuvre, à la mobiliser tout entière pour elle, à faire de chacun de ceux qui travaillent un pionnier et un soldat de cette tâche et à lui donner ainsi cette fierté d'avoir combattu un son rang... C'est un signe d'abâtardissement lorsque le culte d'un homme est substitué à la tâche à accomplir et lorsque la nation n'est plus nourrie de paroles, d'autorité sans programme, de portraits en guise de principes : elle n'est plus alors qu'un âne qu'un gendarme traîne derrière lui. »

« La discipline d'une nation est une arme qui se forge comme la discipline d'une armée, c'est entendu, c'est un trésor qu'on doit protéger, mais c'est aussi et c'est surtout la récompense des hommes qui se donnent tout entiers à leur tâche et qui sont eux-mêmes l'exemple du courage, du désintéressement et de l'honnêteté. »

# dans notre nuit

Pour arriver à leurs fins encore faut-il que les nationalistes ne composent pas avec le régime, ne se laissent pas séduire ou posséder par lui.

## LE REFUS DES CONCESSIONS ET DES PIÈGES

Dans *Les Temps modernes* (1952), le beau-frère de Brasillach sait viser juste en dénonçant le piège de l'union sacrée : « Il y a trop longtemps que tout ce qui est nationaliste en France tombe toujours dans le même piège que lui tendent la fidélité et la tendresse. Quand les nationalistes ont multiplié pendant des années les avertissements et les admonestations, quand ils ont dénoncé les fautes du régime et qu'ils ont montré que la nation devait se séparer coûte que coûte des hommes qui la conduisent à sa perte, quand le drame qu'ils ont prévu, annoncé, éclaté : alors, à ce moment, les hommes du régime cherchent invariablement à se sauver en proclamant que la défense de la nation s'identifie avec la défense du régime et que frapper le régime c'est frapper la patrie. A ce moment, les hommes de la nation devraient refuser implacablement cette identité menteuse par laquelle ils s'associent en réalité à l'assassinat de la patrie. Ils ne peuvent sauver l'avenir de la nation elle-même qu'en exigeant une abdication préalable et en fondant le redressement national non sur les causes qui ont provoqué la défaite et qui ne pourront qu'en provoquer d'autres, mais sur les leçons de la défaite elle-même qui exigent qu'on suive des routes nouvelles avec des hommes différents. »

« Ce n'est pas ce qu'ils font, hélas, ce n'est jamais ce qu'ils font. Ils n'écourent leur cœur, ils ne voient que la patrie sanglante : et ils donnent, tête baissée, dans le panneau de l'union sacrée, offrant à des adversaires qui n'ont pas changé la caution de leur présence et l'appui précieux de leur sacrifice. (...) Les républicains ont souhaité Sedan et ils ont applaudi Sedan, les bolcheviks ont provoqué l'écroulement du front russe et ils ont signé la paix de Brest-Litovsk, les résistants ont sauvé le bombardement de nos villes et ils ont voulu la guerre civile : et nous, nous ne souhaiterons jamais Sedan et nous n'accepterons pas Brest-Litovsk et nous n'appellerons pas la guerre civile :

aussi les républicains, les bolcheviks et les résistants se sont-ils finalement installés au pouvoir sur ces ruines que nous repoussons. (...) »

« Si la France doit pouvoir compter sur nous, parce que nous sommes des nationalistes (...), chaque fois que ses intérêts essentiels et en particulier l'intégrité de son territoire sont en jeu, ne perdons jamais de vue cependant que l'essentiel, dans l'intérêt de la patrie elle-même, c'est que le régime actuel disparaisse : notre devoir de nationaliste est, par conséquent, de saisir chaque occasion, chaque revers, chaque tournant de l'histoire, pour le frapper. C'est en portant constamment cette pensée avec nous que nous saisirons un jour l'instant offert par l'histoire, la brève trouée par laquelle pourra passer notre renaissance. Il n'est pas vrai qu'une fatalité historique emporte les peuples comme un fleuve vers leur perte. Ce sont les peuples qui font leur destin. Ils le font comme les hommes par la volonté et le courage. Regagnons la disposition de notre volonté et nous regagnerons aussi un avenir »

## LA NÉCESSITÉ D'UNE FOI ET D'UN IDÉAL

Mais quel est donc pour Bardèche l'Etat à construire ? « Le meilleur des Etats serait celui dont Sparte fournirait l'armure et les Sudistes la pensée » note Bardèche dans son dernier essai *Sparte et les Sudistes* (1967) où il donne également de précieux conseils pour constituer un groupement politique nationaliste dans le monde d'aujourd'hui. « Pour former des hommes, un groupe politique doit porter une idée, combattre, exiger. Des partis croient assurément être conformes à ce programme : c'est parce qu'ils ne donnent pas aux mots le sens que je leur donne. Porter une idée, c'est posséder une certaine idée de l'homme, de la société, de la morale, qui inspire à la fois la conduite qu'on adopte et les jugements qu'on porte sur les hommes et les événements. Tous les partis croient effectivement porter une idée. Mais comme l'idée qu'ils portent, c'est-à-dire leur notion de l'homme, de la société, de la morale, ne gêne nullement le fonctionnement de la société de consommation, mais au contraire l'accepte et la favorise,

et, par conséquent, accepte et favorise du même coup notre conditionnement et notre dénaturation, il faut ajouter quelque chose à notre définition. Un groupe politique n'est un instrument d'éducation que s'il rejette par un refus radical la société dans laquelle il vit, le faux humanisme et la fausse morale qui sont ceux du siècle. »

« Un tel groupe politique doit avoir quelque chose d'une religion... Il souhaite la disparition ou la soumission des autres croyances. A ce prix seulement, il apporte une idée claire de la vie et du devoir, un instrument intellectuel qui permet de juger à tout instant les événements. Il est l'école de formation intellectuelle la plus complète parce qu'il enseigne une doctrine. Et il a des chances de s'imposer si, à un moment donné, les religions concurrentes vacillent et doutent, ce qu'on voit à leur empressement, généralement vain, à s'adapter et à "se mettre à jour." »

Ce n'est pas faire injure aux différents partis nationaux, tant en France qu'à l'étranger, que de constater qu'ils sont généralement bien loin de cette définition du groupement politique nationaliste. Trop souvent, le souci de rectitude doctrinale, de probité morale, d'exemplarité des chefs ne sont pas mis au premier plan des préoccupations de ces mouvements, quels que soient par ailleurs leurs mérites. Et même plus gravement encore l'on remarque ici ou là une fâcheuse volonté de recentrage, d'atténuation des positions, l'absence de ligne directrice, les fluctuations dans le discours, la contamination par l'adversaire ou le souci de ne pas lui déplaire, ce qui n'empêche d'ailleurs pas la défaite d'être toujours au rendez-vous. On justifie l'amollissement du discours par la volonté d'efficacité, et à l'arrivée il y a à la fois l'échec et le reniement. Trop souvent aussi l'on emploie le vocabulaire de l'adversaire, parlant de valeurs vagues et abstraites. Or, tout le monde a des valeurs ou prétend en avoir. Nos politiciens ne portent-ils pas en bandoulière leurs fameuses valeurs républicaines ? Ce ne sont pas des valeurs qu'il faut défendre, ce sont des vertus qu'il convient de pratiquer et d'enseigner. Ce qui est autrement exigeant. Telle est la leçon politique de Bardèche qui resta d'ailleurs à l'écart des groupements électoraux tout au long de sa vie car ce n'était pas là sa mission.

Reste bien sûr qu'être nationaliste, antirégimiste aujourd'hui a un prix. Bardèche, qui n'a pas hésité à aborder quoi qu'il en coûte la question taboue du révisionnisme histo-

rique, le savait mieux que quiconque : « L'indépendance de la pensée se paie. Elle se paie presque toujours très cher. Et nul ne peut dire si tant de sacrifices seront recueillis, ou seulement retenus, par l'insondable avenir. Il y a un parti à se faire le champion de la vérité et de la justice, et ce parti ne se gagne pas souvent. »

## L'INDÉPENDANCE DE LA PENSÉE A UN PRIX

« Ceux que le train de ce monde ne satisfait pas, s'ils sont sincères et s'ils refusent de se taire, s'ils refusent aussi de s'affilier à quelque jésuitière tutélaire, il ne leur reste qu'à s'engager dans ces légions maudites qui furent de tout temps le dernier refuge de la liberté. Qu'ils sachent alors qu'ils parleront pour la justice et la vérité, mais qu'ils parleront devant des portes closes, comme des mendians auxquels on n'ouvre pas. (...) Qu'ils sachent qu'ils n'auront droit ni à la publicité polie qui récompense les carrières décentes, ni à cet avancement qu'on reçoit à l'ancienneté à force de modestie et de soumission. Qu'ils sachent qu'ils seront pauvres. Qu'ils sachent qu'ils seront seuls. (...) Qu'ils sachent tout cela, et qu'ils se lèvent : car tout ce qui a été fait en ce monde a été fait partout par eux » écrit-il en février 1954 dans *Défense de l'Occident* alors qu'après six ans de procédure, il vient d'être condamné à un an de prison ferme pour la publication de *Nuremberg ou la Terre promise* au nom des lois réprimant la propagande anarchiste, lui qui fut toute sa vie un partisan de la discipline, de la hiérarchie et de l'ordre ! Il échappera à l'exécution de sa peine grâce au président René Coty. Comme quoi la IV<sup>e</sup> République était finalement moins haïssable que la V<sup>e</sup> !

On a coutume de dire que les cimetières sont pleins de gens irremplaçables. Il est vrai que l'homme est bien peu de choses et qu'il est vite oublié de ses semblables, y compris de ses proches. A relire Bardèche, on s'aperçoit pourtant qu'il n'a pas été remplacé. Et que des intellectuels de cette trempe, de cette lucidité, de ce courage et de ce talent manquent terriblement dans le désert où il nous est donné de vivre.

Jérôme BOURBON,  
[jeromebourbon@yahoo.fr](mailto:jeromebourbon@yahoo.fr)



## Francis Bergeron

### Bardèche

(PARDÈS) 12 €



Notre ami Alfred Montrose (Patrick P) avait écrit dans nos pages un sublime hommage à Bardèche. Nous aurions aimé qu'il triomphe de sa paresse légendaire pour écrire ce qui eût été le meilleur hommage à l'un des derniers grands auteurs fascistes français. Mais on se reportera volontiers à l'essai que vient de publier Francis Bergeron. Déjà auteur de biographies très intéressantes de Béraud, Daudet, Saint-Loup, Monfreid ou Hergé,

Bergeron déroule ici l'étonnant et courageux parcours du beau-frère de Robert Brasillach. Un lien (Brasillach) qui explique toute la vie de ce hussard noir de la République, entré par hasard dans la maison immense et rouge du fascisme. Il a fallu le traumatisme et l'injustice de ce sacrifice propitiatoire pour que Maurice Bardèche se mêle de politique, lui le pur littéraire bien tranquille que rien ne destinait à ce combat déraisonnable (mais la déraison et le courage sont ce qui nous distingue des paisibles et piteux bourgeois français). Malgré les taudis et la prison, Maurice Bardèche ne baissa jamais les bras. De son enfance berrichonne à la tumeur d'Ulm, des superbes études balzacziennes et stendhalienne à Apostrophes, du révisionnisme de Nuremberg ou la terre promise à *Défense de l'Occident*, Bergeron raconte ici, avec clarté et précision (agrémenté de nombreuses photos inédites issues des archives de la famille Bardèche), le parcours d'un homme admirable qui avait le droit de dire, parce que lui le vivait, à l'auteur (*Rivarol*, 5 avril 1979) : « Il faudra beaucoup de temps avant que l'Europe ne se retrouve, qu'elle cesse d'être une civilisation de l'argent pour redevenir une civilisation de l'éthique. » PG

## BARDÈCHE

La question que pose Francis Bergeron à la fin de son livre – "*Bardèche : pour quoi ? Pour qui ?*" – paraît bien étrange à ceux de la classe 60 qui attendaient chaque édité de *Défense de l'Occident* comme on consulte la boussole par les jours de gros temps, quand il s'agit de trouver ou retrouver la bonne route. La revue que Bardèche a portée à bout de bras pendant trente ans avait, juge Bergeron, "un contenu très inégal". Je porterai le même jugement sur le livre de Bergeron.

Il lui reste le mérite d'avoir essayé de faire revivre un personnage de grande envergure intellectuelle, sans commune mesure avec l'image modeste, trop modeste, qu'il voulait donner de lui-même. Comme toujours avec un écrivain, il faut chercher sa vérité dans ses textes. Ceux-ci sont étincelants. Et vont bien au-delà de l'érudition que l'on peut attendre d'un Normalien lorsqu'il plonge avec délectation dans l'oeuvre de Balzac ou de Stendhal. Car l'intellectuel sait se faire vigoureux sabreur quand il défend la mémoire de Brasillach – dont l'assassinat "légal" fut, dans la vie de Bardèche, le déclic d'un engagement définitif – ou étrille sans façon les "justiciers" de 1944-1945, apôtres d'un terrorisme d'Etat dont la farce sanglante de Nuremberg a inspiré à Bardèche deux brûlots dont le contenu garde une criante actualité. Des crimes de guerre jugés par des gens qui, eux-mêmes, étaient des criminels de guerre...

Mais, s'il est permis de dire ses préférences, j'avoue avoir une tendresse particulière pour *Sparte et les Sudistes*, un livre qui incite les âmes fortes à faire revivre les vieux faisceaux. Et j'aime à caresser du regard, sur les rayons de ma bibliothèque, le magnifique cadeau que me fit mon père : les oeuvres complètes de Brasillach, au Club de l'Honnête Homme (1963-1966), superbement présentées par Bardèche. Expression émouvante de la fraternelle complicité qu'il manifesta toujours, malgré toutes les avanies, au poète assassiné. P.V.

Francis Bergeron, *Bardèche*, collection "Qui suis-je ?", Pardès, 128 pages, 12€.

Terre & Peuple magazine n° 51 juillet 2012

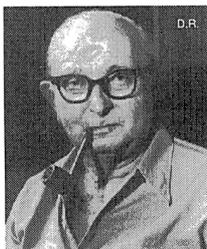
# Maurice Bardèche ou le fascisme adopté

Comment un homme épris de grande littérature, de Balzac en particulier, de musique, de cinéma et qui ne s'était jamais directement engagé dans le camp fasciste avant la fin de la Seconde Guerre Mondiale a-t-il pu avec une énergie exemplaire devenir par la suite, contre le courant fabriqué de l'Histoire, un fasciste d'une orthodoxie intellectuelle remarquable ? L'exécution criminelle de Robert Brasillach, son ami, son frère, son complice, le 6 février 1945, explique dans une certaine mesure la ténacité de Maurice Bardèche à découvrir le vrai visage du vainqueur, à démonter ses arguties, à démasquer le Moloch se terrant derrière les agitations épuratrices. Un combat énorme dont il fut longtemps, en Europe, la tête de proue, au profit de la réorganisation des forces de vie, celles prônant la virilité, l'indépendance, le beau et la volonté de perdurer contre l'engance de mort qui gouverne depuis 1945 l'ensemble du monde occidental. Mais, enfin, comment cet être apparemment fébrile, fils de radical-socialiste bien républicain, adolescent timide, ombrageux et pudique, amoureux de littérature psychologique (et non littéralement à thèse) a-t-il réussi à soustraire sa pensée des seuls plaisirs de l'art qui, seuls, étaient susceptibles de le faire vivre, et bien vivre grâce à un talent et à une intelligence hors du commun ? Avant la fidélité envers les hommes tombés autour de lui à la "Libération", la source de ce galop fasciste d'un demi-siècle ne peut-il pas s'expliquer, "simplement", par l'attrait irrésistible pour la vérité, la vérité qui lui fera mieux comprendre « cette sensation que la terre se dérobaît sous ses pieds » après le désastre et l'avènement d'une sorte d'autorité "morale" mondiale imposée par les vainqueurs.

Cette sensation que la garantie « de mon existence, de mes droits, de ma nation »,

écrit-il dans *Nuremberg ou la terre promise*, « cessait d'être ma propriété. Ce socle de mon civisme, de mon dévouement, qui était aussi le socle de ma vie, n'existait plus. » L'ouvrage en question, publiée en 1948, dérange évidemment la France épurée et fait l'objet de saisies. L'auteur récidive, imprudemment selon lui, en fait avec bravoure, en 1950 en publiant *Nuremberg II ou Les Faux monnayeurs* aux Editions les Sept couleurs. Comme l'écrit Francis Bergeron, auteur d'un *Qui suis-je* remarquable sur Bardèche, « l'action judiciaire fut relancée, sur l'initiative de diverses associations d'anciens résistants, "proches du Parti communiste", comme on disait pudiquement alors, ainsi que par la presse sioniste d'extrême-droite (*La Terre retrouvée, Le Droit de vivre*). A la surprise générale, la 7<sup>e</sup> chambre du tribunal correctionnel prononça la relaxe le 6 février 1951, au nom de la liberté d'opinion, tout simplement. Mais le parquet ayant fait appel, Bardèche est cette fois lourdement condamné : un an de prison ferme et cinquante mille francs d'amende. » Marcel Aymé prit la défense de Bardèche, refusant la Légion d'honneur qu'on venait de lui décerner et « écrivit au président de la République pour l'inviter à se la "carrer dans le train" ! » Bardèche est incarcéré le 30 juin 1952 au soir mais il est heureusement gracié le 14 juillet par René Coty qui aurait été ému par la description des malheurs de la famille Bardèche. Le climat épurateur judiciaire se dissipant légèrement autour de lui, notre normalien se lance dans la politique en par-

ticipant au congrès des mouvements nationaux européens de Malmö après avoir participé à la fin de 1950 à celui de Rome. Le Mouvement social européen (MSE) est créé et codirigé par Maurice Bardèche et l'Allemand Priester qui représente le Deutsche-Soziale Bewegung. Dans le même temps, le Français monte une nouvelle revue qui sera d'abord l'organe officiel du MSE, *Défense de l'Occident*. Elle paraîtra jusqu'en 1982, mais cessera rapidement de représenter la ligne du MSE, à la suite d'une brouille exténuante entre Bardèche et le néo-national-socialiste René Binet qui prend la tête du MSE avant son écroulement définitif.



Une revue d'un énorme intérêt à une époque où la plupart des publications d'extrême-droite défendaient un sionisme absolu... Où il est traité avant tout de géopolitique alors que la formation intellectuelle de Bardèche aurait laissé penser à une orientation éditoriale davantage culturelle. Ainsi jusqu'en 1982, Bardèche s'attèle à la rédaction et à la gestion de sa revue tout en écrivant des livres approfondissant ses sujets de prédilection comme le magistral *Sparte et les Sudistes* ! En 1987, un véritable fasciste ne parlant pas la langue de bois est invité à *Apostrophes* chez Bernard Pivot. Là, Bar-

dèche défend le révisionnisme historique et ridiculise son contradicteur BHL ! Et le grand homme de faire taire l'insolence idiote d'un Pivot ramenant tout sujet à la Shoah sacrée en défendant Brasillach comme s'il avait été exécuté la veille ; grand paradoxe : « C'était la période de la guerre, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue si l'on veut comprendre quoi que ce soit et pendant la guerre personne n'a entendu parler de ce qui se passait dans les camps et que Brasillach n'a jamais su parce qu'il est mort avant. » Un discours beaucoup plus révisionniste qu'il n'y paraît au premier abord. A propos des « belles consciences » pleurant sur le sort des passagers des boat-people, Maurice Bardèche commente : « Je suis étonné que ces pures consciences n'aient jamais pensé qu'aux victimes qui les intéressaient. Mais ils devaient penser à d'autres ; je m'étonne qu'ils n'aient pas eu un mot sur les souffrances de la population allemande pendant des années, de ces familles écrasées sous les bombes et ayant tout perdu, qu'ils n'aient jamais dit un mot pour comparer les atrocités commises par les uns ou par les autres. Et, également, ceci est peut-être un détail, mais enfin ils étaient en France et cela les regardait, qu'ils aient tous deux (Sartre et Aron) ignoré complètement l'épuration et ses drames ». Bardèche savait en effet mieux que quiconque à quel point les intellocrates anti-biniou et anti-françouillards (ces fils de "résistancielles" persécuteurs de poètes...) détestaient les vrais Français...

F.-X. R.

Francis Bergeron, *Bardèche, Pardès* (collection Qui suis-je ?), 128 pages, 12 euros.

Rivarol n° 2869, 1<sup>er</sup> août 2008

(à gauche) *Réfléchit & Agir*  
n° 43, hiver 2013



📖 Dans notre numéro 660 (avril 2012), nous avons souligné tout le bien que nous pensions de l'ouvrage de Francis Bergeron consacré à Maurice Bardèche, que nous avons résumé par ces quelques mots : « Cette longue vie de 90 années et cette œuvre littéraire, politique et idéologique exceptionnelle est exposée avec lucidité, honnêteté et impartialité dans le petit livre très bien documenté de Francis Bergeron qui l'a complété par une illustration d'un grand intérêt ».

Récemment est paru un petit volume d'une centaine de pages qui peut lui servir d'excellent complément : **Bardèche et l'Europe** (*Son combat pour une Europe « nationale, libérée et indépendante »*), écrit par **Georges Feltin-Tracol**. Dans sa note d'introduction, l'éditeur du livre, Roland Hélie, écrit : « les prises de positions de Maurice Bardèche, parfois iconoclastes et toujours aux antipodes des ronronnements de la pensée dominante, ont éclairé bon nombre de ceux qui refusaient le déclin de notre civilisation. Et aujourd'hui, force est de constater que les idées de Bardèche demeurent d'une brûlante actualité (...) Lorsque Georges Feltin-Tracol me suggéra de publier cet ouvrage inédit, c'est avec enthousiasme que j'ai accepté sa

proposition. L'Europe de Bardèche n'est pas, loin s'en faut, l'Europe des nains de Bruxelles : l'Europe de Bardèche, c'est tout simplement l'Europe dont nous rêvons ». Quelle est cette Europe ? Une Europe « cuirassée », car « nationale, libérée et indépendante ». A l'heure où l'Union européenne atlantique, bureaucratique et mondialiste conduit à une impasse catastrophique, le raisonnement bardéchien et ses solutions retrouvent une pertinence inattendue. (Les Bouquins de Synthèse Nationale, 2013).

LECTURES FRANÇAISES, n°674, juin 2013

## Lorsque la droite européenne était socialiste



Dans un précédent article ([Pourquoi la droite sociale ?](#)), nous montrions que la droite légitimiste et la droite bonapartiste avaient été à la pointe du combat social. Il nous faut aller plus loin aujourd'hui. En effet, la droite traditionaliste et la droite révolutionnaire se sont réclamées du « socialisme » comme alternative au matérialisme marxo-libéral. En France et en Allemagne, le socialisme a pu recouvrir une signification tout autre que celle du collectivisme. Dans le premier pays, il a pu être défini comme un système économique où la justice sociale occupe le

premier plan. Alors que, dans le deuxième pays, il apparaît comme un anthropologisme recouvrant la communauté du peuple.

Historiquement, ce sont Édouard Drumont et Maurice Barrès qui utilisent les premiers l'expression « *socialisme national* » pour désigner le recours indispensable à une économie solidaire dans une nation organique. De son côté, Charles Péguy s'est dit « *socialiste* », tout en récusant le jaoussisme : « *Le socialisme qui était un système économique de la saine et de la juste organisation du travail social, est devenu sous le nom de jaoussisme et sous le nom identique et conjoint de sabotage, un système de désorganisation du travail social et en outre et en cela, une excitation des instincts bourgeois dans le monde ouvrier, un entraînement des ouvriers à devenir, à leur tour, de sales bourgeois.* » Péguy stigmatise plus généralement la domination de l'argent — il est l'auteur de *L'Argent*, suivi de *l'Argent (suite)* -, non en raison d'un égalitarisme niveleur, mais parce qu'il souhaite une plus grande équité dans la répartition des richesses. C'est là plus qu'une nuance.

Charles Maurras et les *Cahiers du Cercle Proudhon* se sont également revendiqués d'un socialisme corporatif et mutualiste tour à tour. Le maître de Martigues a pu écrire : « *Le socialisme libéré de l'élément cosmopolite et démocratique peut aller au nationalisme comme un gant bien fait à une belle main.* » Dans les colonnes de *L'Action française*, on peut même lire : « *Le nationalisme sous-entend une idée de protection du travail et des travailleurs, et l'on peut même, au moyen des calembours qui sont fréquents en politique, y faire entrer l'idée de nationaliser le sol, le sous-sol, les moyens de production. Sans calembour, un sentiment national plus intense, avisé par une administration plus sérieuse des intérêts nationaux, en tant que tels, pouvait introduire dans l'esprit de nos lois un compte rationnel des fortes plus-values que la société ajoute à l'initiative et à l'effort des particuliers, membres de la nation. Cette espèce de socialisme nationaliste était viable à condition d'en vouloir aussi les moyens, dont le principal eût dépendu d'un gouvernement fortement charpenté. Si l'État doit être solide pour faire face à l'Étranger, il doit l'être bien davantage pour résister à cette insaisissable étrangère, la Finance, à ce pouvoir cosmopolite, le Capital* » (2 août 1914).



De leur côté, Pierre Drieu La Rochelle et **Maurice Bardèche** font appel à un « *socialisme fasciste* » dans une perspective européenne. Un « socialisme européen » loué plus tard par Jean Mabire.

En Allemagne, le courant Jeune-Conservateur prône un socialisme soldatique et communautaire. Arthur Moeller van den Bruck constate : « *Chaque peuple a son propre socialisme.* » Il renvoie à Oswald Spengler (*Prussianité et Socialisme*) et à Werner Sombart (*Le Socialisme allemand*). Un socialisme national qu'il ne faut pas confondre avec le national-socialisme...

Alain de Benoist, Bd Voltaire, 25.9.2018

## Jean-Louis Tixier-Vignancour et Maurice Bardèche

**Jean-Louis Tixier-Vignancour 1965 : la première présidentielle** (Cahiers d'histoire du nationalisme n°6 juin 2015, éd. Synthèse nationale)

Me Tixier-Vignancour (1907-1989), contemporain de Robert Brasillach et Maurice Bardèche, vichyste modéré avant d'être l'avocat des réprouvés de l'épuration puis des militants de l'OOAS et candidat malheureux aux présidentielles de 1965, fut sans conteste l'une des personnalités les plus marquantes et controversées de la droite nationale française du XXe siècle. Sa monumentale plaidoirie lors du procès du Général Salan fut immortalisée par la SERP sur un vinyl difficile à trouver aujourd'hui, de la même façon que le sera la voix de Me Jacques Isorni, défenseur de Brasillach. Jean Mabire publiera sa biographie (éd. Déterna) ainsi que l'avocat bordelais Thierry Bouclier (éd. Rémi Perrin, 2003), et *Les Cahiers d'Histoire du Nationalisme* lui consacreront leur 6<sup>e</sup> livraison qui nous ont servi à rédiger ces lignes. *Europe Action*, dont un des piliers fut un certain Dominique Venner, sera à ses côtés lors de la campagne de 1965 avant de prendre ses distances en raison d'une dérive vers l'opposition libéralo-conservatrice qui l'éloignera ostensiblement de la droite nationale et l'empêchera de trouver son public. Un temps compagnon de route de Jean-Marie Le Pen, l'avocat à la voix de bronze aura le soutien de François Brigneau comme de Jacques Laurent, avant un ultime retour en politique qui le retrouvera en 1979 tête de liste de l'Eurodroite présentée par le Parti des Forces Nouvelles (PFN), aux côtés du MSI italien et de Fuerza nueva en Espagne. Lors des procès de l'OOAS notamment ceux de Jean Bastien-Thiry et Salan, on le verra en compagnie du truculent Jean-Baptiste Biaggi, autre avocat de renom, 1<sup>er</sup> médaillé de la résistance et fidèle ARB dont il fut un infatigable recruteur. Celui-ci sera aussi dès juin 1964 membre du Comité TV dirigé par Jean-Marie Le Pen, tandis que deux ans plus tôt, lors des élections de 1962, le nom de l'avocat du Maréchal Pétain circulera également.

Pendant sa période d'Action française au Quartier latin, durant les années vingt, Tixier se liera d'amitié avec le jeune Robert Brasillach. Recruté au début de la guerre et de passage à Paris, il rencontre un jour Brasillach, qui rejoint son régiment.

- Quelle armée rejoins-tu ? lui demande Tixier-Vignancour.
- Celle de Condé... Satisfaisant pour un royaliste.

Chargé par Laval de reprendre en main la radio et le cinéma, il s'entourera d'une brochette de brillants collaborateurs, dont le fougueux polémiste Lucien Rebatet – qui le soutiendra dans les années soixante aux côtés de Jacques Isorni, le très catholique Georges Sauge ou encore la revue *l'Esprit public* -, venus de *Je suis partout*, et dont il devra se séparer car soupçonnés d'être par trop germanophile. Vichy ayant compris l'importance du cinéma, sous tutelle allemande depuis juillet 40, pour populariser la Révolution nationale, Tixier-Vignancour envisage dans un premier temps d'en confier la direction à Brasillach, déjà auteur, avec son beau-frère Maurice Bardèche, d'une remarquable *Histoire du cinéma*. Mais Brasillach est encore prisonnier des Allemands et, hélas, les intrigues vichyssoises feront avorter ce projet. Le cinéma restera ensuite sous contrôle de l'Etat français mais sans le futur poète de Fresnes. Bien plus tard, François Brigneau reprochera à Louis Gabriel Robinet,

journaliste au *Figaro*, de vouloir expliquer la démarche d'un homme de 55 ans par « les galops de sa vingtième année », ce qui n'est ni sérieux ni honnête. Ce d'autant que le sieur Robinet composa un libelle à la gloire de Dorgères, troisième livre d'une collection dont les deux premiers étaient consacrés à Léon Degrelle (par Robert Brasillach) et à Doriot.

Et Maurice Bardèche ? 1949, alors que le camp des nationaux n'est pas au mieux de sa forme, est créé le mouvement Jeune Nation sous l'initiative des frères Sidos, tandis que deux ans plus tard, l'éphémère Mouvement social européen est fondé par Victor Barthélemy, ancien cadre communiste passé au PPF et futur responsable du FN dans les années 70, et Maurice Bardèche, qui lancera la mythique revue *Défense de l'Occident* qui paraîtra jusque dans les années 80 ; ces deux formations recevront le soutien de Tixier-Vignancour qui, au milieu des années 60, recevra à son tour celui d'*Europe Action* et de *Défense de l'Occident* dans la perspective de lancer une troisième voie européenne, capable de s'opposer aux impérialisme soviétique et américain.

Soucieux de refaire parler de lui, l'avocat soutiendra en 1967 inconditionnellement Israël lors de la guerre « des six jours », position qui ne sera pas du goût de quelques personnalités alors isolées comme Maurice Bardèche, Pierre Sidos et Henri Coston, dont on peut mesurer la clairvoyance cinquante ans plus tard. Un an plus tard, Tixier se distingue à nouveau en soutenant le candidat à la présidentielle Georges Pompidou, au grand dam de la plupart des nationalistes ; mais il voit dans l'héritier du gaullisme une chance d'aboutir à la fameuse réconciliation nationale pour laquelle il s'est toujours battu, se souvenant des paroles de ce candidat qui fit part de son soucis de mettre fin à « cette époque au cours de laquelle les Français ne s'aimaient pas » ; un candidat qui accorda la grâce à l'ancien milicien Paul Touvier et demanda la réintégration de Maurice Bardèche, son ancien condisciple de la rue d'Ulm, au sein de l'enseignement supérieur.

Été 1979, la grande presse se déchaîne contre la « Nouvelle Droite », tandis que le Club de l'Horloge se qualifie de « nouveaux républicains ». Ce laboratoire d'idées vante les valeurs républicaines à un moment où celles-ci ne sont pas encore récupérées par l'Établissement et désignent une éthique virile et cohérente dans laquelle se retrouvent aussi bien Maurice Bardèche que Lucien Rebatet.

Ph.J.

## Maurice Bardèche, Robert Brasillach et l'autre droite...

*Le PFN. 1974-1984. Une autre droite* (Cahiers d'histoire du nationalisme n°4, oct.-nov. 2014, éd. Synthèse nationale, sous la direction de Didier Lecerf)

En France, les années 70 sont celle de la répression et des interdictions pour la droite nationale. Prenant la mesure de l'échec d'Ordre Nouveau (ON), dissout en 1973, ses dirigeants avaient créé un an plus tôt une machine électorale qui allait faire parler d'elle : le Front National qui devra beaucoup à son président charismatique, l'ancien poujadiste Jean-Marie Le Pen. Des dissidences entraîneront une scission et la naissance d'un mouvement qui voulait incarner une droite nationale plus moderne, le Parti des Forces Nouvelles, au militantisme innovant, dont il subsiste encore aujourd'hui le Groupe Union Défense (GUD), particulièrement actif au sein de la faculté de droit d'Assas à Paris. Au milieu des années 80, le PFN sera victime du succès électoral de son rival, le FN, mais ses réseaux essaieront à travers la France, suivis par de nombreuses personnalités et revues qui soutiendront le parti dès ses débuts, comme Maurice Bardèche et son *Défense de l'Occident*, mais aussi par d'anciens dirigeants d'ON comme Alain Robert et François Brigneau.

1979, à l'occasion des élections européennes, le PFN, caressant le rêve d'une internationale des nationalismes en Europe, va lancer une liste Eurodroite conduite par l'avocat Me Tixier-Vignancour, aux côtés de Fuerza Nueva (E) et du MSI d'Almirante en Italie, liste que Jean-Marie Le Pen traitera sans rire de... néofasciste. Auparavant, dès 1974, le PFN lancera des « propositions politiques, économiques et sociales » qui donneront naissance à une plaquette doctrinale, dont la couverture porte un dessin de l'architecte futuriste italien Sant'Elia : *Proposition pour une Europe nouvelle* qui entend renouveler le discours idéologique de la droite nationale. On y retrouve les thèmes développés par la Nouvelle Droite du GRECE depuis 1969 ou par *Défense de l'Occident* de Bardèche. En 1975 et

1976 seront organisés « un forum de la nouvelle droite » puis une « semaine du cinéma de droite ». Au programme, des dédicaces auxquels participent notamment Jean Raspail, Pierre Gripari, Michel Mourlet, Guislain de Diesbach ou Maurice Bardèche, mais également une soirée d'hommage à Robert Brasillach, à travers la représentation de sa pièce *Les frères ennemis*, la récitation de certains de ses poèmes de Fresnes et un débat animé par Maurice Bardèche. Parallèlement, les jeunes militants se livreront à des initiatives qui ne sont pas sans rappeler les canulars des Petits fils de Töpffer à Genève dans les années 30 ou les fameux Poldèves de Brasillach et ses amis ; ainsi l'enlèvement de la statue de cire de Marchais au musée Grévin et que l'on retrouvera... au jardin des plantes. A la même époque, pour répondre à la subversion d'extrême gauche contre l'armée, un jeune cadre du PFN lance un « Contre-appel des 200 » qui rassemblera les signatures de Thierry Maulnier, Maurice Druon, Jean Cau, Louis Pauwels, Michel de Saint-Pierre, André Brissaud (ARB), Michel Droit, François Brigneau, Roland Gaucher...

C'est toujours en 1975 que se crée un *Comité pour la défense de la liberté d'expression*, où l'on retrouve pro ou prou les mêmes que déjà mentionnés, mais aussi nos ARB Jean-Baptiste Biaggi et Jacques Isorni, Michel Audiard, Henri Coston, Claude Joubert, le chanteur Jean-Pax Mefret, Jean-Marc Varaut, le colonel Remy et bien d'autres.

Dans le cadre de la semaine du cinéma, citée supra, on ne s'étonnera pas de la présence remarquée de Maurice Bardèche qui fut l'auteur avec Brasillach d'une remarquable *Histoire du cinéma*, avec à ses côtés Arletty, Jacques Marin, l'historien Hervé le Boterf (ARB). On projettera *Vive la France* de Michel Audiard, sorti en 1974 et très vite retiré de l'affiche...

Dans un entretien avec Roland Hélie, qui fera partie de la nouvelle direction du PFN au début des années 80, celui-ci rappelle que sa formation de jeune militant devra beaucoup à des revues comme *Défense de l'Occident*, *Rivarol* ou *La Pensée nationale*.

En marge du PFN, Pascal Gauchon, Pierre-Marie Dioudonnat et Maurice Bardèche se retrouveront dans le cercle qui portera le même nom que la revue de ce dernier, *Défense de l'Occident*.

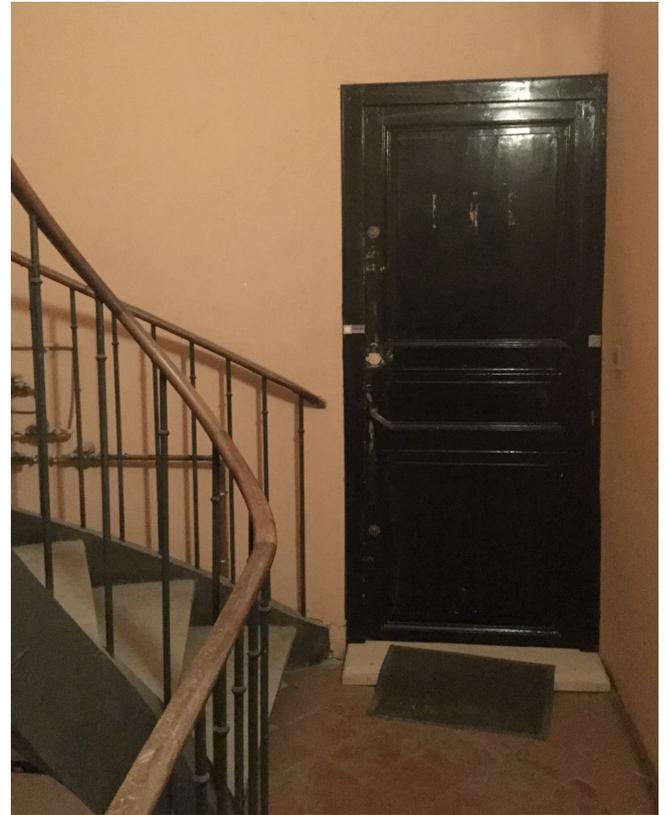
Ph.J.

## DOCUMENT INEDIT : Brasillach à Perpignan

Notre ARB Joan-Marc Naville nous adresse les photos du lieu de naissance de Robert Brasillach, le 31 mars 1909, 45 quai Vauban à Perpignan, face au célèbre Castillet. Sur la photo panoramique, l'immeuble, étroit à volet gris-bleu, est situé à droite du magasin Espi.

Il y a quelques années, l'immeuble servit de siège à une association littéraire, *le Centre méditerranéen*, qui avait osé publier un article reconnaissant le talent littéraire de Brasillach... Scandale local !





#### EN BREF

Plus particulièrement à l'attention de nos adhérents belges: Le dimanche 27 novembre 2017, à la Foire du livre de Mons, les professeurs **Jacques Joset** et **Pierre Somville** ont débattu sur le thème « Céline, Brasillach : deux destins controversés, deux œuvres incontournables ».

## LECTURES

### I. — L'ATMOSPHERE DE L'EPURATION

*Le jeune homme Anouilh que j'étais resté, jusqu'en 1945, est parti un matin, mal assuré (il y avait de quoi en ces temps d'imposture) mais du pied gauche, pour aller recueillir les signatures de ses confrères pour Brasillach. Il a fait du porte à porte pendant huit jours et il est revenu vieux chez lui — comme dans un conte de Grimm.*

*La liste inutile (on aurait eu autant de chances en la déposant aux pieds d'une statue de Bouddha du Musée Guimet) portait, je crois me souvenir, cinquante et une signatu-*



LE GÉNÉRAL « DE LA PERCHE » REMET EN SELLE  
« JOCRISSE MORÈZE »

Un dessin du premier pamphlet anti-gaulliste d'après la Libération, « Voyage en Absurdie », publié sous le pseudonyme voltairien d'Arouet par le dessinateur Ben.

*res célèbres. Je m'honore d'en avoir décroché sept, sur une douzaine de visites. J'aurais donc fait, on me l'a assuré, un assez bon représentant en clémence — article difficile à placer entre tous, on le constate encore de nos jours, à des gens en proie à l'indifférence et à la frousse, ces deux maladies des guerres civiles. Je suis pourtant revenu vieux — si vieux que je n'ai même plus envie de dire à cause de qui, et pourquoi.*

*J'ai lu peu après, sur des feuillets mal dactylographiés qui circulaient à Paris, « les Poèmes de Fresnes ». C'est le miracle de la mort, de l'acceptation humble et de la foi : Brasillach lui, était resté jeune homme.*

*Ce n'est pas la mort qui tue et souille, malgré le sang qui coule et la boue d'hiver où l'on tombe. Quand la salve inutile éclate, l'homme qui a signé la sentence s'écroute, commençant sa putréfaction et promenant son cadavre glorieux et bruyant — pour un temps ridiculement court. Le petit garçon qui regardait la mort en face reste debout et intact — éternellement.*

*C'est la vie qui l'aurait sans doute tué comme les autres. L'homme à la sentence, croyant le supprimer, l'a préservé. Quels que soient les mots dont il se grise, Créon joue toujours perdant.*

Jean ANOUILH

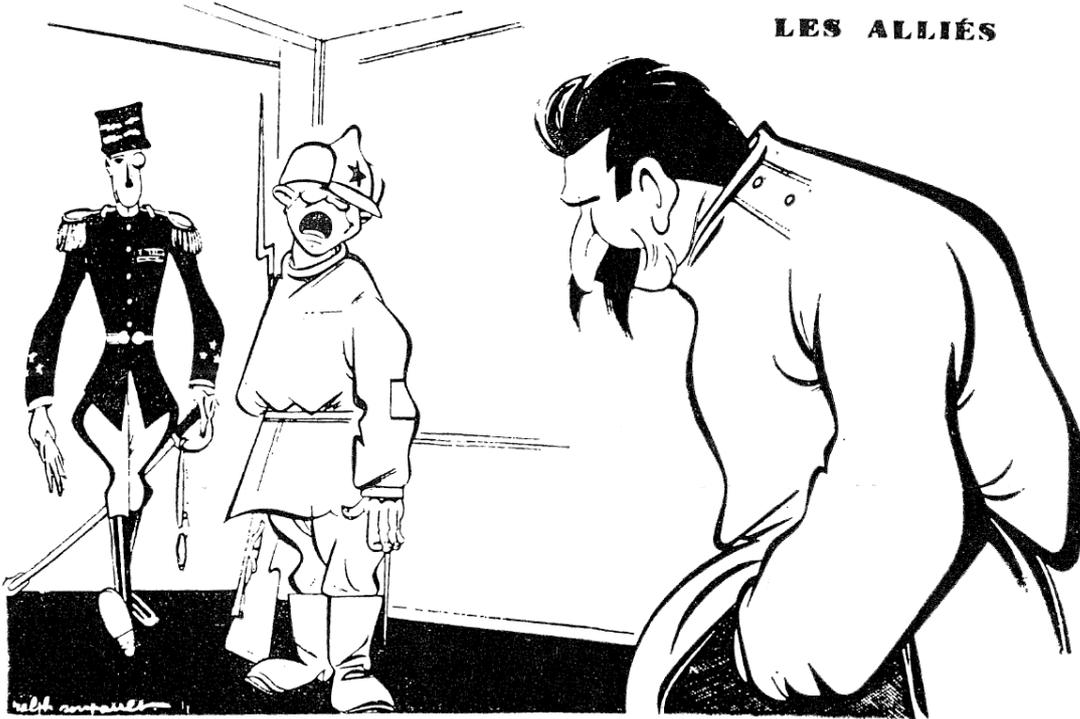
(Préface au théâtre de Robert Brasillach.  
Club de l'Honnête Homme.)

### II. — L'APPEL MANQUÉ AU PEUPLE

Le 21 janvier 1946, lendemain de sa démission, de Gaulle se proposait d'adresser un discours radiodiffusé au pays. Il en fut empêché. Voici quelques extraits de ce texte qui reprenait (volontairement peut-être) plusieurs formules célèbres de ses discours de Londres :

*Les partis qui depuis de nombreuses années sont à la tête des destinées de la patrie... ont fait aujourd'hui la preuve éclatante de leur ignorance, de leur mauvaise foi, et de leur impéritie. Je dis « leur ignorance »... je dis « leur mauvaise foi »... je dis « leur impéritie »... L'honneur, le bon sens, l'intérêt de la patrie m'interdisent de me prêter plus longtemps à la manœuvre qui aurait finalement pour but de laisser l'Etat plus méprisé, le gouvernement plus impuissant et le peuple plus pauvre... Moi, général de Gaulle, je convie tous les Français à entreprendre cette tâche nationale. Vous, mes anciens compagnons des Forces Françaises Libres et vous, les combattants des Forces de l'Intérieur... sans compter, vous, les Français de bonne foi qui avez été trompés, mais qui n'avez jamais pactisé avec l'ennemi, je vous invite à vous grouper. Ce ne sont pas les chefs qui vous manqueront cette fois. Un jour, je vous le promets, et tous ensemble, nous rendrons à la France la liberté et la grandeur.*

## LES ALLIÉS



— *Son Excellence le camarade Gaulle-de-vache !*

Sa première caricature vient du camp ennemi : Soupault le croque dans « Je suis Partout » en 1941 après l'invasion de la Russie par Hitler.

Le général attache particulièrement son nom à deux exécutions : celles de Robert Brasillach et de Pierre Laval.

Condamné à mort, l'écrivain Robert Brasillach voit sa grâce refusée par de Gaulle (malgré l'intervention de Mauriac) sur le vu d'une fausse photographie le représentant sous l'uniforme allemand. Prévenu le 5 février 1945 que l'exécution aura lieu à l'aube suivante, de Gaulle recommande à sa femme : « Vous prierez, Yvonne ».

L'exécution de Pierre Laval est malencontreusement troublée par le fait qu'on trouve le condamné inanimé dans sa cellule : il s'est empoisonné. Il faut le ranimer, le faire vomir. Le ministre de la Justice prend les instructions du général de Gaulle : l'ordre d'exécution est maintenu. Pierre Laval est hissé et ligoté sur une chaise. Le Procureur, légalement obligé d'assister à l'exécution de la sentence, manifeste une certaine impatience. « Rassurez-vous, vous ne serez pas en retard à votre déjeuner », lui lance Laval.

## INDEX

### du Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach, n°144, Hiver 2018-2019

#### Auteurs :

Anouilh (Jean) : 144/38  
ARB : 144/22 ;  
Benoist (Alain de) : 144/33  
Bourbon (Jérôme) : 144/30-31  
Feltin-Tracol (Georges) : 144/11-12 ; 144/15-16  
Gillieth (Pierre) : 144/31  
Junod (Philippe) : 144/2 ; 144/34-36  
Lagrange (Ch.) : 144/3-8  
Lebourg (Nicolas) : 144/22-23 ; 144/27-29

Le Vigan (Pierre) : 144/20-21  
Naville (Joan-Marc) (photographies) : 144/36-37  
Non-Conforme (Lyderic) : 144/18-19  
Spieler (Robert) : 144/  
Vandromme (Pol) : 144/13-14 ; 144/24-26  
Vial (Pierre) : 144/31  
Yanndarc : 144/26

#### Noms :

Bardèche (Maurice) : 144/1-40  
Céline : 144/37  
Chervet-Leinweber (Roderich, Sophie et Volker) : 144/22  
De Gaulle (Charles) : 144/38-39  
Joset (Jacques) : 144/37  
Laval (Pierre) : 144/39

Lecourt (Jake, Bridget et Richard) : 144/22  
Maurras (Charles) : 144/33  
Péguy (Charles) : 144/33  
Somville (Pierre) : 144/37  
Tixier-Vignancour (Jean-Louis) : 144/34-35

#### Institutions, Mouvements, Salles de spectacles, etc. :

ARB (Carnet rose) : 144/22  
Foire du livre de Mons : 144/37

#### Médias audiovisuels et Internet :

"Bd Voltaire" (25 septembre 2018) : 144/33  
Cercle non-conforme" (29 juin 2014) : 144/18-19  
"Euromaxima"(20 juillet 2014) : 144/15-16 ;

144/18-19  
"La Flamme" (Blog) : 144/9-10  
"Metamag" (21 août 2013) : 144/20-21  
"Synthesenationale" (10 juin 2013) : 144/26

#### Titres :

*Bardèche* (Francis Bergeron) : 144/14 ; 144/17 ; 144/31 ; 144/32  
*Bulletin célinien* (n°56, avril 1987) : 144/13-14  
*Cahiers des Amis de Robert Brasillach* (n°51-52) : 144/12  
*Céline* (Maurice Bardèche) : 144/13-14  
*Crapouillot* : 144/38-39  
*Droite buissonnière (La)* (Pol Vandromme) : 144/24-26  
*Eléments* (n°152, juillet-septembre 2014) : 144/21  
*Le Figaro* (25 et 28 juillet 2014) : 144/22  
*Lectures Françaises* (n°498, octobre 1998) : 144/3-8  
*Lectures Françaises* (n°674, juin 2013) : 144/32  
*Maurice Bardèche et l'Europe* (Georges Feltin-Tracol) : 144/11 ; 144/20-21 ; 144/23 ; 144/26 ; 144/32  
*Monde (Le)* (1<sup>er</sup> janvier 2011) : 144/23

*Œuf de Christophe Colomb (L')* : 144/16  
*PFN (Le). 1974-1984. Une autre droite* (Cahiers d'histoire du nationalisme, n°4, octobre-novembre 2014, Synthèse nationale, dir. Didier Lecerf) : 144/35-36  
*Réfléchir & Agir* (n°43, hiver 2013) : 144/31  
*Rivarol* (n°2869, 1<sup>er</sup> août 2008) : 144/30-31  
*Rivarol* (n°3099, 21 juin 2013) : 144/23  
*Rivarol* (n°3045, 4 mai 2012) : 144/32  
*Thierry Maulnier. Un itinéraire singulier* (Georges Feltin-Tracol) : 144/11-12  
*Tixier-Vignancour (Jean-Louis) : la première présidentielle 1965* (Cahiers d'histoire du nationalisme n°6 juin 2015, éd. Synthèse nationale) : 144/34-35  
*Suzanne et le Taudis* (Maurice Bardèche) : 144/18-19  
*Terre & Peuple* (n°51, juillet 2012) : 144/31